

La Semaine égyptienne

Organe hebdomadaire illustré de la vie
Artistique, Littéraire, Théâtrale, Financière et Sportive en Egypte



SOMMAIRE:

N^{os}

19

20



HORS TEXTE ● R. LE BIDOIS, *Le sentiment de la douleur et de la mort chez Mme de Noailles* ● YVONNE LAEUFER, *La Lessiveuse* ● AHMED BEY CHAWKI, *Fragments épiques (poème)* ● HENRI GREGOIRE, *Les premières "Maternités" d'Alexandrie*, M. VALSA, *La leçon esthétique du centenaire de Beethoven* ● C.D., *Le Bonheur des tulipes rouges* ● CHRISTINE HOSTELET, *Le Peintre Neroni*, ● H.D., *Documents pour l'Etude de la céramique Orientale* ● F. BONJEAN, *On nait voyageur* ● PATRICE ALVÈRE, *ORIENT (poème)* ● AHMED RASSIM, *Malpighie* ● YANNIK BIAN, *Notes sur quelques livres* ● A. ZAFIROPOULOS, *Les classiques grecs au Théâtre Antique de Syracuse* ● JEAN LEGRAIN, *L'Exposition Badrik-Saroukhan* ● INTÉRIM, *2^{me} Concert Mirimanowa* ● ORION, *Le raid Renault* ● *La Finance, Les Sports, Spectacles.*

P. T. 2

27 MAI 1927



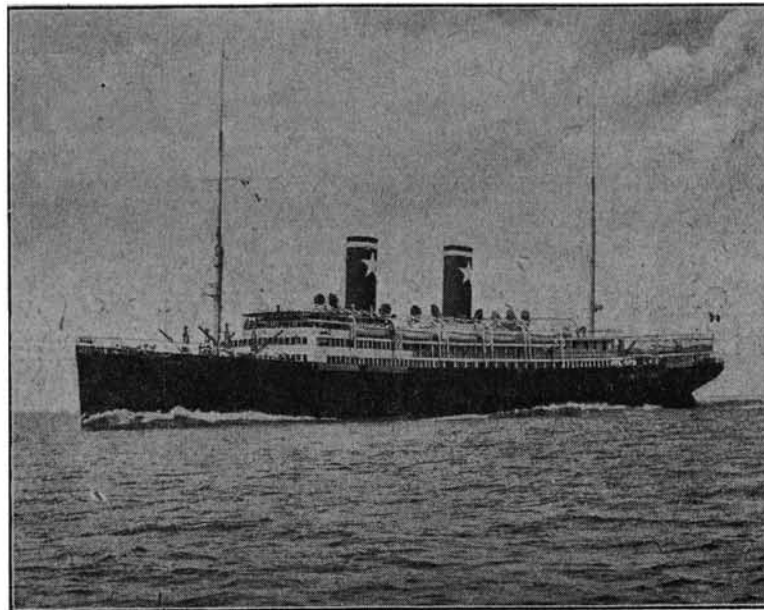
«SITMAR LINE» SOCIETÀ ITALIANA DI SERVIZI MARITTIMI

SERVICE RAPIDE POUR L'EUROPE

Par les paquebots de luxe

'Esperia'
et
'Italia'

Départs tous les Juedis



LIGNE CIRCULAIRE DE QUINZAINE

Par les paquebots

'Sicilia'
et
'Brasile'

Départs tous les deux Dimanches

i'Esperia

Le bateau le plus luxueux de la Méditerranée

Pour tous renseignements s'adresser à la SITMAR

LE CAIRE, Sharia Kamel, Téléphone : 6755

ALEXANDRIE, 30 Rue Cherif, Téléphone : 156

BANCO ITALO-EGIZIANO

SOCIÉTÉ ANONYME EGYPTIENNE

CAPITAL SOUSCRIT Lst. 1.000.000.

VERSÉE Lst. 500.000

Siège Social et Direction Gén. : ALEXANDRIE.

Filiales : - *Alexandrie, Le Caire, Benha, Beni-Mazar, Beni-Souef, Fayoum, Mansourah, Mit-Ghamr, Minieh, Tantah.*

Toutes les opérations de Banque

Service de Caisse d'Épargne en Livres Egyptiennes et en Livres Italiennes

NATIONAL BANK OF EGYPT

Constitué aux termes du Décret Khédivial du 25 Juin 1898

CAPITAL Lst. 3.000.000. — FONDS DE RÉSERVE Lst. 2.550.000

Siège Social : LE CAIRE — Succursale : ALEXANDRIE

AGENCES EN EGYPTE ET AU SUDAN :

Assiout, Assouan, Benha, Beni-Souef, Chebine El Kom, Damanhour, El Obeid, Fayoum, Heliopolis, (Caire), Kafr-el-Zayat, Kassala, Kének, Khartoum, Luxor, Mansourah, Mahalla Kébir, Minieh, Mousky, (Caire), Omdurman, Port-Said, Port-Sudan, Rod-el-Earag, (Caire), Sohag, Suez, Tantah, Tohar, Wad-Medani, Zagazig, et les Succursales et Agences : ex-Lloyd's Bank Limited à Alexandrie, Benha, Beni-Souef, Fayoum, Mansourah, Mehalla Kebir, Minieh, Tantah, Zagazig. *Le Caire, Rue Fadl, Mousky, Sayeda-Zenab.*

DEUTSCHE ORIENTBANK A. G.

(Ex Banque Hassan Said Pacha)

Succursale du CAIRE :
47, Rue Kasr-el-Nil, 47

Téléphones : No. 45-95
" " 29-10

Adresse Télégraphique :
"DORIBANK"

Succursale d'ALEXANDRIE :
4, Rue Adib, 4

Téléphones : No. 34-72
" " 68-86
" " 68-87

Adresse Télégraphique :
"DORIBANK"

Banque Belge pour L'Etranger

SOCIÉTÉ ANONYME

Filiale de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Siège Social : BRUXELLES

Succursales et Agences : LONDRES, PARIS, BUCAREST,
BRAILA, CONSTANTINOPLE, NEW-YORK, PEKIN
SHANGHAI, TIEN-TSIN, HANKOW

Le Caire : 45, Rue Kasr-el-Nil. — Alexandrie : 10, Rue Stamboul.

Traite toutes les opérations de banque.

la semaine égyptienne

ABONNEMENTS ANNUELS

Egypte P.T. 100
Etranger Lst. 1—

RÉDACTION ADMINISTRATION
23, Rue Kasr-el-Nil
Boîte Postale : No. 694

Directeur-Propriétaire :

STAVROS STAVRINOS



STATUETTE DOREE REPRESENTANT TOUT-ANKH-AMON EN HORUS VENGEUR

(Voir page 10)

Le Sentiment de la Douleur et de la Mort chez Madame DE NOAILLES

à propos de son dernier recueil (1)

par **ROBERT LE BIDOIS**

D'autres cris sont plus beaux, mais non pas plus touchants

L'Honneur de Souffrir, p. 141.



(Photo Man Ray)

La Comtesse Mathieu de Noailles

Par une coïncidence curieuse, au moment même où la France entière s'apprêtait à fêter le centenaire du Romantisme, le dernier de nos grands poètes romantiques publiait le volume de vers que ses nombreux admirateurs attendaient depuis longtemps. Disons tout de suite que «L'Honneur de Souffrir», s'il est peut-être le moins romantique des livres de Mme de Noailles, est loin d'être son meilleur titre de gloire. Mais, par l'inspiration nouvelle qui s'y manifeste et par la qualité de l'émotion qu'il procure, ce recueil mérite, à défaut des suffrages de l'admiration populaire, l'attention bienveillante des vrais lettrés. Il va d'ailleurs nous fournir l'occasion de retracer les variations de l'idée de la mort dans l'œuvre poétique de la comtesse de Noailles. (2).

(1) «L'Honneur de Souffrir», par la Comtesse de Noailles. (Bernard Grasset, éditeurs).

(2) Cette étude était terminée quand nous avons pris connaissance du bel article de Maurice Martin du Gard, sur «L'Honneur de Souffrir» («Nouvelles Littéraires», du 7 Mai 1927). Nous avons été heureux d'y retrouver quelques unes des idées exprimées ici, et surtout d'y voir formuler le vœu qu'un critique futur consacre une thèse au «sentiment tragique de la vie chez Mme de Noailles». La présente étude a précisément pour dessein d'apporter une modeste contribution à ce grand sujet.

Il est déjà bien caractéristique que l'ardent poète des «Eblouissements» et des «Forces éternelles», que cette adpatrice passionnée de la vie sous toutes ses formes, ait intitulé son dernier volume «L'Honneur de Souffrir». A vrai dire, ce livre est consacré, non pas précisément à la souffrance, mais à la mort. Jusqu'alors, nous avons accoutumé de considérer Mme de Noailles comme la Muse de la Volupté et la prêtresse de la joyeuse Nature; et s'il fallait donner un titre général à son œuvre, qui s'étend maintenant sur un quart de siècle, ce serait sans doute: «la joie de vivre», voire: «l'honneur de jouir». Rappelez-vous ses romans: «La volupté, tout est volupté... Je porte en moi le désir, qui est aussi la poésie infinie», s'écrie la sœur du «Visage émerveillé». Une autre femme déclare candidement: «Je suis née ivre» (et Maurras de crier, avec raison, au romantisme!) Enfin, on peut appliquer parfaitement à Mme de Noailles la définition qu'elle a donnée de l'héroïne de «La Domination»: «Je suis la déesse de l'éternel Désir». Dès son enfance, nous dit-elle ailleurs,

J'ai su que tout désir, tout amour, toute flamme
S'élançait de mon âme et rentrait dans mon âme.

Or voici que cette grande voluptueuse se réfugie dans la douleur. Voici que cette prêtresse de la Vie, de la Joie et de la Lumière ne veut plus éloigner son regard des tombeaux et ne consent à penser désormais qu'à la mort redoutable, qui lui a ravi tant d'êtres chers. Comment expliquer un tel changement d'attitude, une évolution en apparence aussi totale? Par quel sortilège, la bacchante de naguère s'est-elle transformée en pleureuse? C'est ce que je voudrais essayer de montrer ici.

* *

A y regarder d'un peu près, — et c'est, je pense, la tâche et l'honneur du vrai critique, — du «Cœur innombrable», qui date de 1901, à «L'Honneur de Souffrir», qui vient de paraître, il n'y a pas, comme on pourrait le croire, dualité d'inspiration, ni défaut de continuité. Certes, le premier recueil de Mme de Noailles est rempli de la joie de vivre et de l'amour de la nature. Le poète ne fait qu'un avec la Nature: elle veut jouir de la «vie profonde», sentir

La sève universelle affluer à ses mains.

Elle répète aux hommes le conseil du sage antique:

Epuisez les plaisirs: c'est la seule sagesse...
...Vivez, ayez l'amour, la colère et l'envie,
Pauvres êtres vivants, il n'est rien que la vie!

Mais cet amour de la vie ne pas sans quelque amertume, et si elle professe hautement «l'orgueil d'être vivant», elle a soin d'ajouter «...et de pleurer debout».

Aussi bien, évoque-t-elle déjà la mort. Il est vrai que c'est «la mort fervente» et que les poèmes où elle y fait allusion lui servent surtout de prétexte à exprimer son paganisme naturaliste:

Et quand le jour viendra d'aller dans votre terre
Se mêler au fécond et végétal mystère...
...Mourir, pour être encor plus proche de la terre.

Si la mort n'est, pour Mme de Noailles, qu'une belle matière à digressions poétiques, il convient de noter qu'elle envisage déjà son éventualité douloureuse. C'est ainsi qu'elle inscrit en épigraphe à l'un de ses poèmes, cette phrase de l'anthologie grecque: «O race humaine entraînée vers la tombe et là réduite en poussière!...»

Ce sentiment tragique de la vie se précise dans «L'Ombre des Jours», dont les dernières pièces sont toutes consacrées à la mort. Je ne me laisserai point de citer cet admirable poème des «Regrets»:

Allez, je veux rester seule avec les tombeaux...
 Les morts sont dans la mort pour le reste de l'âge...
 ...Avoir eu comme moi le cœur si doux, le cœur
 Plein de plaisir, d'espoir, de rêve et de mollesse
 Et ne plus s'attendrir de ce que l'aube naisse;
 Être au fond du repos l'éternité du temps!
 — D'autres seront alors vivants, joyeux, contents.
 Des hommes marcheront auprès des jeunes filles.
 Ils verront des labours, des moissons, des faucilles
 La couleur délicate et changeante des mois.
 Moi, je ne verrai plus, je serai morte, moi
 Je ne saurais plus rien de la douceur de vivre...

Mais la Mort, pour Mme de Noailles, n'est pas encore un motif de tristesse véritable. Cette femme est trop pleine de l'ardeur de vivre pour s'arrêter bien longtemps à la pensée qu'elle devra mourir un jour. Aussi, à défaut d'espérance en l'immortalité de l'âme (elle est trop profondément païenne pour y croire), elle a du moins confiance en l'avenir de son œuvre, et son immense orgueil, s'il lui interdit toute vertu chrétienne et tout espoir en une vie supérieure, lui confère du moins l'assurance que son œuvre ne périra point, et que les générations futures qui lisent ses vers viendront y puiser la joie de vivre,

Car ma cendre sera plus chaude que leur vie

Et qui ne se rappelle la magnifique pièce qui commence ainsi:

J'écris pour que le jour où je ne serai plus
 On sache comme l'air et le plaisir m'ont plu,
 Et que mon livre porte à la foule future
 Comme j'aimais la vie et l'heureuse nature.

C'est dans le recueil des «Eblouissements» (1907) que la mort se montre avec sa vraie figure et son funèbre appareil. Après avoir chanté la Vie, la Joie, la Lumière, puis la Beauté de la France et celle des Jardins, Mme de Noailles consacre toute une partie de son livre à la Douleur et à la Mort. A la fin d'un poème où elle a décrit, en vers octosyllabiques, les «terres chaudes» et leur brûlant accablement, deux stances, larges et douloureuses, et qui contrastent avec l'ivresse des strophes précédentes, font retentir des accents d'un pathétique intense:

Et pourtant il faudra nous en aller d'ici.
 Quitter les jours luisants, les jardins où nous som-
 [mes,
 Cesser d'être du sang, des yeux, des mains, des
 [hommes,
 Descendre dans la nuit avec un front noirci,
 Descendre par l'étroite, horizontale porte,
 Où l'on passe étendu, voilé, silencieux;
 Ne plus jamais vous voir, ô Lumière des cieux!
 Hélas! je n'étais pas faite pour être morte!...

C'est le cri même d'Antigone mourante, l'un des plus émouvants qu'il nous ait été donné d'entendre. L'horreur de la mort a fait retrouver à la moderne poétesse la simplicité classique du plus grand des tragiques grecs.

Avec le volume suivant, la Mort, dont on ne voyait jusqu'alors que le spectre furtif, prend place dans le titre même du livre: «Les Vivants et les Morts». Au premier mot du recueil, „Tu vis...”, correspond à dessein le dernier mot: „Je sais que tu es mort!” (Remarque qu'il convient de signaler aux critiques qui déniaient toute qualité de composition à Mme de Noailles). La seule pensée de mourir un jour, la certitude d'être enfermée à jamais dans un froid

cercueil, arrache au poète des accents de véritable stupeur. La plainte résignée d'Antigone, sur le point de quitter la lumière du jour, fait place à une révolte de tout l'être contre une nécessité impérieuse, inéluctable. Révolte d'autant plus pathétique, qu'elle provient d'une femme qui s'est flattée d'être la plus ardente, la plus vivante des êtres mortels:

Quoi donc? je fus la vie, et je vais cesser d'être
 Pendant toute l'éternité?...
 Se pourrait-il vraiment que l'Univers détruise
 Ce qu'il a fait de plus ardent?

La Mort apparaît alors avec sa double image: son aspect physique, en quelque sorte et qui frappe surtout les imaginations (la dernière partie du recueil est intitulée «Les Tombeaux»); et sa réalité psychologique et douloureuse, l'arrachement d'un être cher à l'affection des siens. Le poète redit sous une autre forme, le vers admirable de Lamartine: «Un seul être me manque et tout est dépeuplé»:

Je n'ai besoin de rien puisque je t'ai perdu!

Ainsi la Mort, symbole des douleurs humaines, se révèle également comme une source de souffrance morale pour ceux qui survivent. C'est déjà, en puissance, le thème que le poète développera tout au long dans «l'Honneur de Souffrir».

Bien entendu, la pensée de la mort est partout présente dans le volume (des «Forces éternelles», qui fut composé pendant la guerre. Mais ici la Mort, accompagnée de son cortège immense de morts glorieuses, est surtout un motif d'héroïsme et un moyen de sacrifices. Pour avoir éprouvé à un rare degré la joie de vivre et l'horreur physique de la mort, Mme de Noailles a senti, mieux que personne, la grandeur de ceux qui faisaient tout naturellement le sacrifice de leur vie. Elle voudrait ne dire que le stoïcisme admirable des soldats devant la mort quotidienne, mais elle ne peut s'empêcher de chanter en même temps son admiration en présence de cet héroïsme innombrable. Ecoutez ce qu'ils disent, les morts de la guerre:

Nous sommes immortels. Se peut-il qu'on nous plaigne?
 Nous n'étions que vivants hier!

Mais la mort ne laisse pas de lui inspirer une horreur tragique, je ne sais quelle stupeur morne:

Je regarde, les yeux hébétés par le sort,
 La gloire indélébile et calme qu'ont les choses
 Alors que les hommes sont morts

Les forces éternelles, la Nature, la Mort, l'Amour. Tout un groupe de poèmes, dans cet ouvrage, a traité à l'Amour. Nous entendons, pour la première fois peut-être dans son œuvre, «de grand gémissement du rêve dans la chair». Elle nous décrit la solitude tragique où se débat l'être aimé:

Que peut-il y avoir, ô mon amour unique,
 De commun entre vous et moi?

Déjà, il est vrai, elle avait dénoncé la tristesse du plaisir physique. Nul n'a mieux senti qu'elle-même la saveur «des tristes voluptés et du terrible amour».

O mon ami, souffrons, puisque jamais le cœur
 Ne convainc qu'en ouvrant plus large sa blessure;
 Puisque l'âme est féroce, et puisqu'on ne s'assure
 De l'amour que par la douleur!

Les étreintes des amants ne sont, au fond, que des accès de désespoir:

C'est pour mieux sangloter que les êtres s'étreignent.
 Les baisers sont des pleurs, mais plus désespérés.

La Volupté ne va jamais sans souffrance, et si elle pouvait parler, elle nous livrerait son véritable secret:

Car je suis la douleur, plaisir transfiguré!

On le voit, Mme de Noailles, qui a quelque raison de connaître l'amour, rejoint les grands penseurs de tous les temps, qui ont dénoncé la tristesse de l'amour. Comme l'a fort bien dit Henry Bordeaux, à propos de Pierre Loti, «l'amour, qui est le rêve d'éternité dans l'union des êtres, appelle son contraire la mort qui repousse la durée des jours.»

Ainsi, jusque dans ses ardeurs les plus voluptueuses et les plus passionnées, il y avait déjà le sentiment profond que tous ces biens terrestres étaient périssables, et cette ivresse presque animale en face de la vie innombrable décelait en même temps qu'une impatience fébrile à jouir du bonheur passager, une secrète appréhension de la mort. Celle qui naguère «mettait dans son désir toute l'éternité» ne pouvait s'empêcher de constater bientôt l'essentielle et terrible brièveté des passions humaines :

«Ah ! comme le désir souhaite de mourir !»

Si la Mort est aussi nécessaire que l'amour et que la vie, à quoi bon désirer davantage ?

Que pourrais-je espérer ou désirer encor
Puisque tout l'univers est posé sur les Morts ?

Le recueil suivant, «Poème de l'Amour» est dédié à l'amitié, «ce sentiment par qui, selon la présence ou l'absence, nous sommes vivants ou tués». On voit que Mme de Noailles envisage tout désormais sous l'angle de la mort. L'Amour lui-même, l'Eros invincible et redoutable qui fait plier les humains sous sa loi, n'est-il pas l'une des figures sous lesquelles se cache la Mort ? Car, si la mort est une rupture brutale et douloureuse avec la vie, l'amour ne creuse-t-il pas, lui aussi, une abîme infranchissable entre l'homme et la femme ? Ainsi le «Poème de l'Amour» est le trait d'union naturel entre les deux précédents recueils et «L'Honneur de Souffrir». Et vous voici naturellement amené à dire quelques mots de ce dernier ouvrage.

«L'Honneur de Souffrir» est une longue imprécation contre la mort, une lamentation désespérée sur des tombeaux à peine refermés, en même temps qu'une paraphrase émouvante sur la douleur de survivre à des êtres chéris. Des morts particuliers, la symphonie pathétique s'étend peu à peu jusqu'à la Mort elle-même, entité redoutable, fatalité universelle qui, de Lucrèce à Dante et à Victor Hugo, n'a cessé d'inspirer les poètes de tous les temps et de tous les pays.

Adieu, paysages romantiques, jardins pleins de soleil, musiques enivrantes, parfums des saisons changeantes, visage innombrable des jours ! La terre, jadis tant aimée du poète, n'est plus qu'un vaste cimetière, silencieux et glacé, où ne se distingue plus rien de vivant, où tout paysage est aboli, où les saisons n'ont plus de formes, où les oiseaux n'ont plus de chants, où les arbres n'ont plus de senteurs, où le soleil même semble à jamais voilé. Des pierres froides et blanches sur un ciel morne, des ombres funèbres : voilà le décor et les personnages de ce drame désolé.

Dès les premiers mots, nous pressentons le sens et le ton de la tragédie qui va se jouer devant nous. «Tout est douleur !...» dit le poète. En vain son passé chargé de désir et de volupté voudrait hanter à nouveaux son esprit et ses sens.

Elle repousse toutes ces images chères et prestigieuses qui l'ont naguère enchantée : elle ne veut plus attacher son regard et sa pensée qu'aux tombeaux, où s'anéantissent les misérables corps humains. Elle ferme les oreilles aux sons extérieurs pour ne plus écouter que la voix plaintive des morts. Des parfums, qu'elle a tant savourés, elle ne veut plus sentir que l'odeur des ossements desséchés. De toute sa volonté rassemblée elle s'abstrait en quelque sorte du monde qui l'entoure et se hausse jusqu'au stoïcisme intégral.

Dans cette attitude orgueilleuse, elle entend repousser tout secours et refuser toute espérance. La Nature, qui l'avait jadis comblée de ses plus belles couleurs et de ses parfums les plus enivrants, semble ne plus exister pour elle. La Gloire, qui lui devait assurer une vie éternelle dans le cœur des générations futures, elle la renie

aujourd'hui. Celle qui naguère encore, épuisait ardemment tous les plaisirs, ne reconnaît plus désormais que le «plaisir du néant, unique éternité».

Tout n'est que vanité et pâture du vent !

Mais n'y a-t-il pas, survivant au corps périssable, un principe de vie éternelle, une âme ? Non : l'âme n'est qu'une invention des hommes pour abaisser le corps, qui seul existe :

L'esprit n'est que la chair, l'âme n'est que les os,
...Il n'est rien qui survive à la chaleur des veines.

Au dessus des hommes mortels, n'existe-t-il pas du moins un être immortel, un Dieu ? Il n'y a pas si longtemps la douleur causée par des deuils semblables à ceux qu'elle pleure aujourd'hui avait amené Mme de Noailles à reconnaître l'existence d'un Dieu :

Mon Dieu, je ne sais rien, mais je sais que je souffre
et elle avait retrouvé d'admirables accents pascaliens :

Je vous possède enfin, puisque vous me manquez !

Même l'orgueilleuse avait consenti à demander secours à ce dieu tout-puissant :

Que du moins votre main s'empare de la mienne
Et m'aide à traverser ce ténébreux désert...

Rien de semblable aujourd'hui. Dieu n'existe pas plus que l'âme : c'est un mythe inventé par les hommes en mal d'espérance. Tout est vain, tout est illusion. La vie elle-même est vaine :

J'éprouve, au centre du malheur
Qu'il est également futile
De sentir qu'on vit ou qu'on meurt !

De cette universelle destruction, de cette négation de tout, ne faut-il pas excepter quelque chose ? Dans ce néant, rien ne reste-t-il à l'homme, au poète chargé d'embellir la triste humanité vouée à la mort dès son berceau ? Répondez : rien ne vous reste-t-il ?

Non, rien : l'intelligence.

Il y a quelques mois, causant avec Frédéric Lefèvre des récentes conversions d'écrivains, Mme de Noailles disait : «Ils ont leur espoir anxieux, moi, ma douloureuse sérénité... Rien ne modifiera ma tristesse, mais aussi je me réjouis de tout ce qui arrache l'homme à la douleur, que je connais tant pour ma part.» Une sérénité douloureuse, c'est bien cela :

A présent, enfermée en quelque étrange nuit,
J'oppose pesamment au destin qui me nuit
Le pur destin d'un cœur où la révolte cesse
Et la sérénité, plus lasse que l'ennui.

Quant à l'aveu de sa souffrance, si nous l'avons déjà entendu dans ses livres précédents («mon cœur dans la douleur eut son éternité»), jamais il n'a été si poignant que dans ce recueil :

J'ai souffert ce qu'il faut qu'on souffre, et davantage.

Et ailleurs :

J'ai tant souffert, je souffre tant
Que plus rien ne semble important. . .
J'éprouve, au centre du malheur,
Qu'il est également futile
De sentir qu'on vit ou qu'on meurt.

Chaque être qui souffre, surtout si c'est par amour, croit qu'il a la triste privilège d'une souffrance plus âpre. Chez le poète des «Nuits» nous avons déjà relevé cette illusion, qui est bien romantique. Mme de Noailles exprime un sentiment analogue. Oui, c'est parce qu'elle a joui de la vie plus que

personne, qu'elle redoute aujourd'hui la mort avec plus d'anxiété et qu'elle sent plus tragiquement son approche :

Mais ayant plus vécu, je me meurs davantage.

Si elle ressent si vivement aujourd'hui « l'honneur de souffrir », c'est parce que, de son aveu même, elle a trop vanté, jadis, « l'honneur d'être vivant ». La femme au « cœur innombrable », l'adoratrice des « forces éternelles », la bacchante des « éblouissements » se révolte contre la mort dans la mesure où elle a exalté la vie :

J'ai été tout, et tout n'est rien !

En ces quelques mots, singulièrement ramassés, tient toute la « philosophie » du poète, — un pessimisme stoïque et matérialiste, — et aussi tout le drame de sa destinée orgueilleuse.

L'orgueil ! Tel est bien, en effet, le fond de son caractère, par quoi elle est si intensément romantique. Celle qui a « tout aimé, tout vu, tout su » affirme avec fierté :

Mon cœur a des miroirs, mais il n'a pas d'égaux

Alors que les fantômes de la Mort l'environnent de toutes parts, elle ne peut s'empêcher, une fois de plus, de s'enivrer au souvenir, de son étonnante destinée ; et elle prend l'univers à témoin :

J'ai fait lutter d'un cœur constant
Ma force avec l'onde et les voiles,
Mes désirs avec tes printemps
Et mes yeux avec tes étoiles !

Cette femme qui se voudrait anéantie de douleur n'est pas si désespérée que de perdre le sentiment de son étrange pouvoir d'amour :

Si l'esprit survivait à la chair, je saurais
Quel infini d'amour avec moi disparaît...
. . . Et je verrais venir tous les parfums du soir
Sur le cœur le plus doux qu'on ait pu concevoir.

Elle consentira bien à mourir, mais à condition que sa mort bouleverse tout l'univers, et que les étoiles même s'intéressent à sa disparition :

En expirant, j'entraînerai
L'univers dans ma tombe ouverte :
Ce corps où l'infini souffrait,
Où florissait la terre verte,
Aura le poids du monde inerte.

Et les astres verront d'en haut,
— Quelque étroit que soit chez les hommes
Le lieu où rêveront mes os
Dans le sol du funèbre somme, —

L'immensité de mon tombeau.

J'en demande pardon à M. Thibaudet, mais je ne puis discerner dans ces poèmes le « désespoir complet » qui, d'après le critique de « Candide », ne se rencontre que chez un cœur de femme. J'estime, au contraire, que ces poèmes contiennent trop d'orgueil et aussi, on l'a vu plus haut, trop de fière sérénité pour qu'on puisse les qualifier de féminins. Je crois d'ailleurs qu'on s'entendra à reconnaître que Mme de Noailles, si elle est essentiellement féminine par la sensibilité, est douée en revanche d'une force de volonté et d'une intelligence qu'on rencontre bien rarement chez une femme. Il est même permis de penser qu'après avoir fait un usage immodéré de ses sens, dont elle nous a décrit amoureusement les multiples et contradictoires impressions au contact du vaste univers, il est permis de penser, dis-je, qu'elle abuse aujourd'hui du droit de raisonner et de poser des affirmations absolues. On doit toujours se défier d'une femme qui raisonne ; mais lorsqu'il s'agit d'une femme extraordinairement douée par la sensibilité et l'imagination, d'une femme qui ne nous a fait grâce d'aucune de ses sensations, il convient alors de se défier doublement. Toujours est-il que « L'Honneur de Souffrir » révèle, plus qu'aucun autre de ses livres, ces caractères

de mâle résignation, de sérénité douloureuse et d'orgueil inébranlable qui relèvent plus de la psychologie masculine que de la féminine.

On peut affirmer également que jamais l'art de Mme de Noailles n'a trouvé des accents aussi sobres. Certains vers de cette romantique ont une allure cornélienne :

Mon plaisir fut son but. Que t'importent mes pleurs ?

Admirez la facture toute classique de cette image :

..Mais je chancelle
Comme la lune joue avec les flots des mers
Et même l'océan de l'une à l'autre rive.

Quelle puissance d'évocation dans ces quelques vers :

Et toute mère, sans remords,
Triomphante et pourtant funèbre,
Voue une âme aux longues ténèbres
Et met au monde un homme mort !

Voyez encore ce tableau de la destinée de l'homme :

L'instinct l'enorgueillit, mais jamais il n'est
maître
Du désir qu'il ressent, du désir qu'il fait naître.
Le goût de l'infini souffre en son rêve ailé.
Et c'est l'amer amour qui le doit consoler !

Je n'aime pas beaucoup cet « amer amour ». Pour le dire en passant, la sobriété de l'expression est trop souvent déparée par des traits de préciosité qui sont, ceux-là, bien féminins :

Et la plus morte mort est d'avoir survécu.

Et je meurs de cela qui n'est plus cela même.

Je cherche en vain l'oubli, l'espoir, l'inconscience
Pour être délivrée enfin de ton absence !

Il y a là un mélange de Géraudy, compliqué de Rosemonde Gérard et de Rostand (celui des « Musardises »), que nous avons déjà remarqué dans ses précédents ouvrages, mais qui est plus déplaisant encore et déplacé dans un recueil consacré tout entier à la douleur et à la mort. Car ces thèmes ne prêtent guère au marivaudage ni au gongorisme.

Tel qu'il est, avec ses taches et ses imperfections, avec son métier un peu facile et relâché, avec son inspiration un peu courte et monotone, « L'Honneur de Souffrir » reste un beau livre. Si sa technique ne marque pas un progrès sur les autres livres de la comtesse de Noailles, ce recueil constitue du moins une étape intéressante dans l'évolution de son lyrisme. Partie de l'adoration païenne de la Nature, Mme de Noailles s'oriente de plus en plus vers un stoïcisme résigné, mais aussi vers un athéisme qui contraste avec le renouveau catholique que l'on constate dans la littérature française d'aujourd'hui. Pour être profondément païenne, son inspiration révèle malgré tout un souci caractéristique de participer à l'inquiétude contemporaine. Ceux mêmes qui ne partagent pas ses idées, ceux qui ne peuvent fermer les yeux devant les insuffisances de son art, sont obligés de reconnaître chez ce poète un louable effort de renouvellement. Pour déplorer la mort et l'horreur de survivre, pour exprimer l'intolérable déchirure qu'elle laisse au cœur de ceux qui restent, Mme de Noailles a trouvé des accents inégaux, mais presque inconnus jusqu'alors, — des accents qui résonneront longuement dans les poitrines humaines. — Comme elle l'a dit elle-même,

D'autres cris sont plus beaux, mais non pas plus touchants.

Robert LE BIDOIS.

LES CONTES

LA LESSIVEUSE

Dans la cave blanchie à la chaux, des tas de linge humide fumaient, et penchée sur une planche de zinc, Jéna lessivait.

Les pieds glacés par les dalles ruisselantes, la tête fatiguée de l'atmosphère malsaine, elle frottait vigoureusement, avec, parfois, un arrêt machinal pour redresser son corps gourde.

Cette cave d'hôtel, avec ses deux immenses cuves de pierre devant une verrière nue, était le décor de toute la vie de Jéna.

En d'autres endroits, la buanderie se composait de planches vermoulues; les bassins étaient de bois; parfois la verrière surplombait une cour ensoleillée, mais partout Jéna était seule et la besogne restait la même.

Quand, au dehors, la canicule roussissait les montagnes, Jéna, parmi les fades émanations du linge bouilli, trempait longuement ses bras las dans les cuves glacées.

En hiver, lorsque la verrière ne laissait glisser qu'un jour avare à cause des neiges amoncelées entre les rocs, Jéna glissait avec précaution ses mains gercées et crevassées dans la savonnée cruelle. Aussi loin qu'elle pouvait se souvenir, ç'avait été sa vie.

Plutôt indifférente, elle avait usé sa jeunesse à frotter ainsi, regardant sans voir la neige fondre derrière la verrière, les plantes pousser et mourir, puis à nouveau, la chute lente des neiges.

L'espoir avait pourtant habité ce cœur et les rêves éternels avaient fugitivement orné l'adolescence de Jéna.

Mais le destin ne lui avait rien donné, et, à la fin de sa vie, prise d'une tristesse sauvage, elle creusait ses rêves morts.

* *

Lorsque tout le linge fut rincé, Jéna renouvela l'eau des cuves pour le passer au bleu. Assise sur le rebord de pierre, elle frotta à plusieurs reprises son visage congestionné avec son tablier humide, puis, les mains pendantes dans l'eau fraîche, elle fixa le fond du bassin en ronchonnant:

— «Y a pas de justice, tout de même!... Quand je pense qu'il n'y a que ça devant moi... Pourquoi les autres naissent pour entrer par les grandes portes, se prélasser au soleil, dépenser l'argent quand moi, je n'ai connu que l'entrée des cuisines, l'ombre des caves, trimant comme une bête pour ne pas même pouvoir, vieille et tordue de rhumatismes, me reposer un peu?...»

Dans les cuves, l'eau montait avec fracas; Jéna se releva pour fermer les robinets et trier les lingeeries claires. Les dessous de dentelles, les transparents extravagants ranimèrent sa rancune; ses doigts enflés écrasaient les parures en les plongeant dans l'eau bleutée:

— «Celles-là!... celles-là!...» grondait-elle en pensant aux riches oisives qui villégiaturent chaque année à la montagne.

— «Celles-là n'ont qu'à se reposer de leurs fêtes d'hiver en changeant de chemises comme elles changent d'idées, tandis que moi je n'ai que mon dimanche pour raccommoier mes affaires.

— «S'il y a une justice là-dedans!...»

Par la verrière embuée entrant le jour oblique; l'eau renvoyait au plafond de larges taches dansantes.

La vieille Jéna, immobile et dolente répétait:

— «S'il y a une justice là-dedans!...»

* *

Un jour, ayant eu plus de travail que de coutume, elle éprouva un lourd malaise en regagnant son logis.

Les routes rocailleuses étaient pleines d'ombre; dans les buissons se mouraient les pépiements d'oiseaux, mais sur la cime des monts, le reflet du couchant embrasait la neige d'une lueur vive.

Jéna allait avec effort; il lui semblait que jamais encore il n'y avait eu tant de cailloux dans les sentiers, une telle rudesse en leur pente, une aussi grande distance à parcourir pour arriver au hameau. En son corps déjeté, les tissus durcis paralysaient le jeu des jointures et rendaient la marche pénible.

Toute sa vie de labeur lui pesait aux épaules et au cœur.

— «Oh!... me reposer enfin!...» soupirait-elle.

Et son lit lui fut, ce soir-là, doux et tiède comme un crépuscule définitif.

Les jours suivants, elle ne remonta pas au village. Une grande tristesse s'ajoutait à sa fatigue.

Ses jambes ankylosées la condamnèrent à l'immobilité.

Les voisines venaient la voir: on parlait des infirmités qu'apporte la vieillesse, de la résignation que possède toute âme pieuse, de l'hospice de la vallée où les vieillards sont chaleureusement reçus. Jéna écoutait sans mot dire, les commères arranger sa fin comme on se débarrasse d'un objet usé.

D'un œil anxieux elle embrassait la chambre de sapin ciré, si avenante avec ses rideaux de tulle écru, sa rangée de primevères en pots devant l'unique petite croisée, d'où l'on voyait toute la splendeur alpestre. Lorsque le pasteur vint lui rendre visite, elle éprouva un étonnement agacé à l'entendre renouveler les conseils bavards de son entourage. Elle expliqua maladroitement son désir de ne pas quitter le chalet où elle avait vécu, la répulsion qu'elle aurait d'un changement quelconque dans ses habitudes, puis elle se tut, pensive.

Le pasteur parla longuement.

Sa parole onctueuse berçait la vieille, substituait en elle les espoirs aux craintes, l'apaisement à l'angoisse. Adossée au traversin, elle branlait la tête et ses

yeux fixaient la croisée entr'ouverte où venait s'éteindre la rumeur du hameau. C'était la fin du jour; on menait les bêtes à l'abreuvoir; le son harmonieux des clarines résonnaient joyeusement dans la paix vespérale. La petite chambre s'enténébrait; le pasteur élevait la voix et la faisait plus persuasive

Ainsi se décida le départ de Jena.

* *

Les jours succédaient aux jours et Jéna, hospitalisée depuis la mi-été s'habituaient sans rien perdre de son ennui.

Cette existence nouvelle, calme et vide, l'avait embarrassée, d'abord, au point de la rendre mélancolique. Inaccoutumée à la vie en commun, aux menus soins dont on l'entourait, elle souffrait sans s'expliquer la cause de son tourment.

Depuis que ses jambes lui permettaient de se lever, elle allait par le vaste bâtiment, et le parc y attenant, craintive et confuse de son désœuvrement.

Des réminiscences de la montagne lui venaient, insignifiantes, mais qui revêtaient pour elle un caractère précieux.

Parfois elle allait se promener jusqu'au Rhône; les eaux vertes bondissaient au soleil clair et se crétaient d'écume sur les rocs invisibles. Mais leur tumulte emplissait Jéna de malaise. Les maisons de la plaine, l'horizon retréci l'opprimaient étrangement.

En son âme simple, grandissait l'étonnement de

comparer l'inactivité confortable de l'hospice aux jours passés et de préférer son rude travail dans les caves malsaines.

Elle ignorait le charme fallacieux des souvenirs et se prit à regretter sa jeunesse stérile, la besogne ingrate en des lieux sans attrait.

Elle descendait se promener, un matin dans le parc, lorsque, longeant les communs, elle entendit le bruit connu de l'eau déferlant dans des cuves, le clapotis des sabots sur les dalles humides et le bruissement de linges vigoureusement savonnés.

Dès lors elle surveilla l'entrée des communs, le passage des servantes et des inspecteurs.

Attirée par ce coin sombre, elle laissa lentement l'espoir germer en elle et l'envahir jusqu'à l'obsession.

Un soir d'automne, les vieillards quittaient le parc silencieux. L'atmosphère était chargée d'humidité et de l'odeur de fanes brûlées.

L'ombre des montagnes s'étendait, mauve et froide sur la plaine.

Au seuil de la buanderie, Jéna guettait la venue de l'inspecteur. Quand celui-ci parut, elle bégaya:

— «Monsieur...»

Surpris, l'homme la dévisagea.

Joignant les mains, ces pauvres mains déformées et tremblantes, Jéna pleura dans le soir serein.

— «Monsieur!... oh Monsieur!... vous n'avez besoin de personne pour aider à laver le linge?... Je suis lessiveuse, Monsieur...»

Yvonne LAEUFER.

FRAGMENTS ÉPIQUES

*Le navire s'élançe, les flots l'environnent; l'espérance le guide,
La mer agitée l'entoure d'un ciel de vagues, devant lequel s'incline l'azur du ciel.
Tel qui croyait avoir fui les embûches de la terre, voit se dresser devant lui les embûches des eaux:
Montagnes de vagues qui s'entrechoquent, sombres comme la nuit;
Leur voix s'élève pareille au hennissement des chevaux bondissant dans la mêlée;
L'abîme succède à l'abîme: on croit voir flotter des montagnes au dessus d'une plaine immense.
Des navires apparaissent parfois et soudain disparaissent;
Tantôt ils s'élèvent au dessus des vagues et tantôt ils s'enfoncent dans les flots,
Tels des chameaux dont la marche se balance au chant rythmé du chamelier.
Seigneur, si tu le veux, l'étendue la plus vaste devient une gorge resserrée et le col étroit devient un*
[espace immense!
Fais de la mer une barrière infranchissable, sèmes y la pluie, le vent et la tempête; qu'importe? si
[tu la couvres de ta miséricorde!
Car tu es notre recours à défaut de tout recours, et tu es la Vie, et tu es la Résurrection!
Aussi quand la mer s'assombrit tu lui envoies l'éclair;
Quand elle s'élève, elle l'exalte; quand elle se couvre d'écume, elle l'implore;
Si elle prend conscience de ta Sublimité, elle s'abaisse, et, de crainte et de respect devient plaine.
Plaine: livre immense où se lisent ta louange et ta gloire.

... ..
Les Djinns ont reculé devant les conceptions de Pharaon, et le temps s'est incliné devant leur
[réalisation.
Car il a fait ce que nulle époque n'a pu faire, ce que nul siècle n'a pu entreprendre, ce que
[personne n'a pu accomplir:
Il a édifié des temples où les religions, les générations et les siècles se sont succédés et ont disparu
[tour à tour comme des poussières légères,
Et des tombeaux où se tassent les nuits, où s'évanouissent l'aurore et le crépuscule.
La solidité de ces tombeaux est un sujet d'envie pour le soleil et les astres, pour les deux éphémères
[le jour et la nuit, pour la vie et le néant.
Pardonne aux envieux leurs dénigrements: l'éloge est difficile à l'envie.

Ils ont prétendu que ces monuments ont été élevés par les mains du despotisme et de la tyrannie,
 Que pour les construire les peuples étaient réduits en esclavage et que des générations d'esclaves ont
 [été anéanties.
 S'il en était ainsi, où se seraient alors réfugiées le droit et la justice, la sagesse et le jugement, l'esprit
 [et l'intelligence?

.....
 La destinée a eu raison de la puissance de Pharaon et les malheurs se sont abattus sur son royaume
 Les loups alors se démasquèrent; ils étaient autrefois déguisés en Pasteurs
 Et les ennemis du Roi se joignirent à eux; ainsi l'armée du mal fut au complet.
 Les rois furent exterminés sauf quelques débris qui se réfugièrent au fond du Saïd.
 Que la paix soit sur la Dynastie des grands bâtisseurs! Ce qu'ils ont édifié tombe en ruine
 L'Egypte, brebis pantelante aux mains du mauvais berger, était frappée dans ses fils,
 Les hommes furent honteusement réduits en esclavage et les âmes devinrent une vile marchandise.
 Aussi dès que la fidélité eut réuni les enfants d'Egypte et que la voix des morts se fut élevée
 [des tombeaux disant :

« Chassez l'ennemi! » — Ils le chassèrent et le voile noir qui bandait les yeux de l'Egypte tomba.
 Et la gloire antique revint et les fils suivirent dans le chemin de la Renommée la trace de leurs pères
 Le Destin, repentî, fit naître un prince illustre issu d'une longue lignée de princes illustres,
 Qui parmi les rois peut être comparé à Ramsès, à Ramsès pour qui les autres rois sont proie

[conquise.
 Les cœurs l'avaient élu avant qu'il ne fût conçu, car l'espérance depuis longtemps les avait tournés
 [vers lui.

Les peuples se préparèrent pour fêter sa naissance et la nature pour l'honorer s'était parée
 Eclatant fut le règne de Sésostris, éclatantes furent les merveilles qui saluèrent sa jeunesse.

.....
 Sain et vigoureux naît le Prince; il est purifié par les grâces dès le berceau
 Point de signe néfaste qui accompagne sa venue au monde, point de peine dans son enfance
 Mais si jamais les flatteurs s'emparent de lui l'orgueil aussitôt s'empare de son cœur;
 La parole artificieuse coulerait alors dans ses veines comme un poison dont il goûterait la mortelle
 [saveur;
 La blanche colombe prendrait à ses yeux apparence de corbeau et de nuit, le rayonnant matin.

.....
 O jour de Cambyse! (1) l'histoire l'a enregistré et ton souvenir, hélas! s'est perpétué jusqu'à nous.
 Jour néfaste où la fortune s'est abattue sur le pays et l'a placé dans une situation misérable
 C'est à toi, O Cambyse, que l'Egypte est redevable de ce mal sans remède, perte de sa souveraineté.
 Mal accablant, misère sans fin, calamité qui engendre des calamités,
 O jour de Memphis, alors que le pays s'était livré à Chosroès et les rois courbés devant le maître
 [étranger.

L'épée alors était suspendue sur les têtes et l'Egypte fermait les yeux sur l'épine qui les
 [englançait.

Le Souverain bien-aimé était traîné captif; mais son âme restait inébranlable dans les revers
 Sur la terre d'esclavage il voyait ses enfants abreuvés d'humiliation
 Sa fille était chargée de fer; Sa divine nudité a ému le temps lui-même.

.....
 Avec la naissance de Jésus naquirent la mansuétude, la défense du faible, la connaissance du vrai
 [et la pudeur.

L'univers par le Nouveau Né fut inondé de clarté et le rayonnement de sa grâce éclaira, jusqu'à ses
 [extrémités, la Terre;

Et l'enseignement de Jésus se répandit sur le Monde, comme de l'aurore se répand la lumière:
 « Plus de menaces, plus de violence, plus de vengeance, plus de Glaive, plus de guerre, plus de
 [sang! »

Un Ange était descendu sur la terre, son œuvre achevée, il remonta au Ciel.

Dans l'obéissance de Dieu, des vieillards prosternés en signe de soumission, lui ont obéi.

Les peuples et les rois, les grands esprits et les sages ont obéi à leur tour aux enseignements de ces
 [vieillards,

Qui ont parcouru la terre, s'arrêtant dans chaque centre, abordant tous les rivages.

Ils sont entrés dans Thèbes, accueillis par des sages qui ont compris le mystère dès qu'il leur fut
 [révélé

Alors le temple saint devint monastère et le monastère splendeur et éclat.

Et Thèbes et Memphis et le Nil et la Plaine dorée appartenrent à Jésus.

La Terre et l'Espace sont au Seigneur; les rois de la vérité sont les Prophètes.

LES PREMIÈRES "MATERNITÉS" D'ALEXANDRIE

(VII^e Siècle après J.-Chr.)

Tous les byzantinistes connaissent la vie de St Jean l'Aumônier, patriarche d'Alexandrie, par Léonce ou Léontios, évêque de Néapolis dans l'île de Chypre. C'est un document de tout premier ordre. Ecrit dans une langue très simple, qui est la langue vulgaire de l'époque (première moitié du VII^e siècle), il contient une foule de mots et de tournures qui annoncent le néo-grec, et qui sont précieux pour le linguiste. Mais sa valeur historique n'est pas moindre. L'auteur de la *Vie*, en effet, n'a pas sacrifié à la rhétorique, ou à l'édification, la précision du détail. Il n'a pas dédaigné d'employer les mots les plus humbles, peut-être parce que l'humble Jean ὁ ταπεινὸς Ἰωάννης « s'en servait lui-même à l'occasion. Pareillement, la grandeur de son héros étant surtout dans des œuvres obscures de miséricorde, l'hagiographe devait presque malgré lui, nous initier à bien des détails de la vie alexandrine au début du VII^e siècle. Comme il s'agit d'une des périodes les moins connues de l'histoire de l'Égypte byzantine, et de Byzance elle-même, la *Vie de Jean* acquiert, de ce fait, l'importance d'une source presque unique. Le savant allemand Heinrich Gelzer qui, le premier, reconnut le puissant intérêt, et goûte la saveur populaire de l'œuvre de Léontios, en fit une édition modèle, avec un excellent commentaire : H. GELZER, Léontios von Néapolis Leben des heiligen Johannes des Barmherzigen, Erzbischofs von Alexandrien. (Friburg i. B., 1893 XLVIII — 202 pp.). Je voudrais que cette *Vie de Jean* fût rééditée, traduite en français, et répandue en Égypte, où je suis sûr qu'elle est presque ignorée, même des chrétiens grecs et coptes, pour lesquels elle présenterait, aujourd'hui encore, le plus vif attrait. Elle contient notamment, sur l'organisation économique de l'église d'Alexandrie, les renseignements les plus précieux.

On y voit, par exemple, que le Patriarcat d'Alexandrie entretenait une flotte marchande très puissante, et que l'« humble patriarche », personnellement tout à fait détaché des biens du monde, dirigeait une entreprise vraiment capitaliste de navigation.

Léonce de Néapolis n'est pas seul à avoir écrit sur le patriarche Jean. Même, il ne présente son œuvre que comme un supplément; il l'intitule modestement : Εἰς τὰ λείποντα τοῦ βίου τοῦ ἐν ἀγίοις πατρὸς ἡμῶν καὶ ἀρχιεπισκόπου Ἀλεξανδρείας Ἰωάννου τοῦ ἐλεήμονος.

Sur ce qui nous manque de la vie de notre Saint père Jean le Miséricordieux, patriarche d'Alexandrie ? On a reconnu depuis longtemps que le document que Léonce voulait compléter ainsi était une vie, aujourd'hui perdue, de Jean par Sophronios (peut-être le fameux patriarche de Jérusalem de la conquête arabe). Le compilateur Syméon Métaphraste qui a remis en grec « classique » tant de vies originales de saints, a fabriqué les six premiers chapitres à un auteur qui doit être Sophrone, et à partir du chapitre VII jusqu'à la fin, il suit Léonce de Néapolis.

Seulement, Métaphraste n'a pas utilisé directement les deux sources. Elles se trouvaient déjà combinées dans une Vie inédite qui est la source directe de Métaphraste.

Le hollandiste Hippolyte Delehaye vient de prouver le fait, en publiant ce nouveau document, découvert par lui dans un manuscrit de Venise (1). Le titre est Βίος τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Ἰωάννου τοῦ ἐλεήμονος. Cette version est bien plus proche que Métaphraste du texte de Léonce, pour les chapitres VII et suivants. Il y a donc des chances

pour que, dans les six premiers chapitres, l'écrivain ait suivi plus fidèlement que Métaphraste la vie perdue de Jean par Sophrone.

En effet, si nous comparons le manuscrit de Venise à Métaphraste pour ces six premiers chapitres, nous trouverons quantité de détails absolument inédits, tirés certainement de Sophrone, et qui ajoutent des traits curieux au tableau d'Alexandrie à la veille de la conquête arabe que nous pouvions esquisser d'après Léonce de Néapolis.

Voici les plus importants parmi ces faits nouveaux de la vie de Jean, que nous révèle le manuscrit de Venise.

On sait que Jean fut un ardent défenseur de l'orthodoxie, c'est-à-dire de la doctrine du Concile de Chalcédoine, contre les « hérétiques » ou monophysites. C'était donc un adversaire des Coptes, bien que ceux-ci aient toujours reconnu et loué sa grande charité.

A son avènement, Jean n'avait trouvé que sept églises ou oratoires aux mains des orthodoxes. Ce détail nouveau nous est fourni par le manuscrit de Venise, donc par Sophrone. Le patriarche réussit à décupler le nombre des églises orthodoxes, c'est-à-dire, évidemment, qu'il expulsa les monophysites de soixante-trois églises.

Viennent ensuite de curieux détails sur l'afflux des réfugiés causé par l'invasion des Perses en Syrie et en Palestine. Des évêques et des prêtres accompagnent leurs ouailles fuyant devant les Barbares. Le patriarche veille à l'entretien des évêques de Syrie. Il convoque les évêques d'Égypte et taxe tout ce haut clergé, à commencer par lui-même, d'une livre d'or par prélat réfugié (1).

Le reste du clergé réfugié est entretenu de la même manière par le clergé alexandrin. Enfin, l'Église d'Alexandrie installe à ses frais quantités d'hospices (πρωχοτροφεία) (ξενοδοχεῖα).

Le patriarche, pendant une famine, fait faire à un ordinaire des distributions d'argent. Il remarque que pour participer à ces largesses, de malheureuses accouchées, pâles et encore souffrantes, sont forcées de courir après les distributions. Il fait donc installer dans divers endroits de la ville sept « maternités » (λοχοκομεία) de quarante lits chacune. Chaque accouchée pouvait y rester pendant sept jours. En quittant la maternité, elle recevait un tiers de *nomisma* :

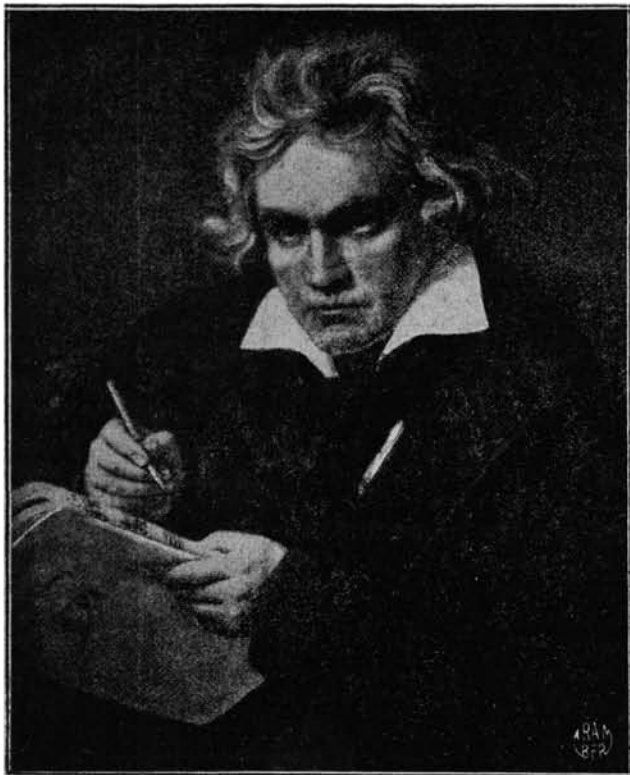
Περὶ ὧν ἀναμαθῶν ὁ Θεσπέσιος ἐπὶ λοχοκομεία κατὰ διαφόρους τόπους τῆς πόλεως ἔδομήσατο, ἐφ' ἐνὶ τούτων ἐκάστω ἀνὰ τεσσαράκοντα κλίνας ἀφορίσας ἐστρωμένας, ἐν αἷς ἐφ' ὅλαις ἐπὶ ἡμέραις ἐκάστην γυναῖκα τίκτουσαν διαναπαύεσθαι ἐθέσπισεν. εἰθ' οὕτως τρίτον νομίσματος λαμβάνουσιν οἴκαδε πορεύεσθαι.

Il n'est pas besoin de souligner l'importance de ce texte, relatif à une des innovations les plus philanthropiques et aussi les plus « modernes » de St Jean l'Aumônier.

Henri GREGOIRE.

(1) Tel est le sens du passage. Προέδρος veut dire évêque et non pas notable.

La leçon esthétique du Centenaire de Beethoven



Ludwig van Beethoven

La mort du «vieux sourd» — hommage de reconnaissance des pygmées envers le colosse de la musique, — le centenaire de cette mort ne sont que de vagues expressions. En réalité Beethoven vit toujours, plus jeune que jamais, plus vivant que les vivants qu'il vivifie de son chant immortel. Fêtons plutôt le premier centenaire de son immortalité.

Tout a été dit sur lui; son œuvre, sa vie ont été fouillées; de menus détails de sa vie nous sont connus. Une immense bibliographie, voire une exégèse musicale de ses œuvres sont à la portée de tous ses fervents. Ainsi dans ces quelques lignes nous ne prétendons rien révéler. Nous ne chercherons pas davantage, suivant les recettes du journalisme à la mode, à composer le «papier» de circonstance avec force hyperboles et quantité de phrases aussi creuses que sonores. Tout simplement nous essayerons de dégager — si ce n'est déjà fait peut-être — la leçon d'esthétique, le testament sublime que nous a laissé le chantre de la Neuvième Symphonie et de la Messe Solennelle.

Il est facile d'épiloguer sur l'humanitarisme, la souffrance, la fraternisation des hommes. Thèmes favoris des orateurs de réunions officielles, des représentants des gouvernements, rédigés par un sous-ordre et solennellement prononcés, papier en main, par un ministre quelconque.

La tendance politique et l'exploitation de l'art pour de fins indignes de l'art ne percent que de trop. Nous allons considérer l'œuvre de Beethoven dans ses grandes lignes, dans la mesure du possible, sous tout un autre aspect. Il ne s'agit pas d'exalter les sentiments

humains du colosse, quitte à préparer en sous-main la guerre et de combiner des intrigues diplomatiques. Dans une circonstance analogue lors des fêtes virgiliennes, tout récemment, un quidam officiel, pour flatter son assistance, a placé Virgile au dessus de l'aveugle chantre de l'*Iliade*. La belle bêtise. Ainsi disons une fois pour toutes que les «as» de la politique internationale lorsqu'il s'agit du centenaire d'un Beethoven, devaient au moins, avoir la pudeur de se taire.

L'humanitarisme de Beethoven, la «fraternité des peuples» qui se dégage de la Neuvième Symphonie, menue monnaie des lieux communs officiels et académiques pour des discours de circonstance a fait son temps. Certes nous serons le dernier à nier ces sentiments au grand mort, mais tout de même il y a autre chose dans son œuvre, beaucoup plus important. On a voulu faire de Beethoven un porteur, un général de l'Armée du Salut, et l'on a oublié qu'avant tout il était un *artiste* dans le sens du mot le plus complet.

Les trois *manières* de Beethoven ne prouvent rien d'autre que sa recherche perpétuelle, que son inquiétude artistique. Beethoven ne pouvait pas rester le même musicien de la seconde symphonie lorsqu'il publiait les derniers quatuors. S'il jouissait de la même longévité que Wagner, par exemple, combien de «manières» auraient compté ses musicographes? Artiste complet, il n'était jamais satisfait de l'œuvre d'art, expression concrétisée de ses tourments, toujours inquiète de nouveaux moyens d'extériorisation. Et pourtant, quel chemin parcouru depuis sa mort jusqu'aujourd'hui. Wagner le continue heureusement. Témoins les *Gesammelte Schriften*. La Symphonie crée le drame wagnérien, transposée sur la scène; le wagnérisme ne peut avoir d'imitateurs, la grandeur de Wotan étant inaccessible; le debussysme naît et sombre faute de dignes successeurs; la polytonalité et le cubisme musical aboutissent au... «vieux sourd». Voilà ce qui était réservé à celui qui, toujours mécontent de ses productions, cherchait constamment à renouveler son expression. On a été même jusqu'à ne pas respecter son atroce infirmité. On lui a fait un grief ou presque de sa surdité, les musiciens aux oreilles d'âne. Et voilà que Beethoven vient après sa mort, d'un seul coup balayer tout ce qui est «école». Victor Hugo avait bien dit que l'école tuera l'art. Les critiques de chapelle semblent souffrir tendrement de la place qui occupe Beethoven et qui empêche les nouveaux Campistrans de la musique de se produire. On lui reproche son «architecture», ses «développements»; ils constatent que le «vieux chêne beethovenien» commence à craquer. Et voilà qu'avec le printemps de 1927 — et tous les printemps et hivers précédents — le vieux chêne donne des nouvelles pousses, devient plus feuillu et verdoyant que jamais et dispense son ombre encore et toujours plus généreusement.

Beethoven a tué l'école. Voilà son testament artistique. Voilà ce qui vaut bien plus que les agapes fraternalisatrices prônées par les politiciens sous son nom.

Beethoven a prouvé (malgré tous les raisonnements subtils des esthètes qui se croient esthéticiens, qui prônent, faute de compréhension, que la forme prime le fond) que la vérité est tout à fait contraire à leurs abstractions. Evidemment, la forme est le beau vase dans lequel coule la pensée, le fond. Mais, mon Dieu, que de vases vides passent devant nos yeux, et encore d'une beauté problématique. J'aime encore mieux une belle pensée, un beau fond même amassé dans un humble pot de terre. Le diamant enveloppé dans du papier de boucherie ne perd pas son éclat, peut-être même à cause du contraste l'a-t-il encore plus vif...

Beethoven, avant tout, avait quelque chose à exprimer et l'a exprimé magnifiquement; eût-il été moins éloquent, sa sincérité n'aurait rien perdu. Il est évident que les formes qui souvent ne sont que des formules, depuis un siècle ont grandement évolué. Jadis la danse par exemple était le rayonnement poétique d'un corps se déplaçant dans l'espace; aujourd'hui elle n'est que le trémoussement plus ou moins lascif, furieux ou algomane de l'arrière-train. La musique, aux débuts du XIXe siècle, était toute construction; actuellement elle n'est que disjonction, dislocation, superposition des matériaux sonores les plus hétéroclites. Il ne s'ensuit pas qu'elle ne peut rien exprimer, mais en fin de compte, il y a très peu d'artistes qui ont pu s'exprimer clairement et sincèrement avec les nouveaux procédés. Nous ne jugeons pas l'avenir, nous constatons le présent et nous évoquons le passé. Or, faire grief à Beethoven de ses «moyens d'expression périmés», constitue selon nous la plus ignoble des impudences dignes des zoïles mercenaires de certains grands quotidiens, dits artistiques, qui s'évertuent dans les grandes capitales européennes à monnayer la réclame personnelle des parasites de l'art et à faire faire des affaires d'or aux organisateurs de concerts.

Et voici que non pas un parallélisme mais une simple évocation met toutes choses à leur place et revalorise les valeurs brouillées par une publicité intensive et continuelle. Vous saisissez le procédé formulaire immédiatement et le vide de pensée vous fait sourire. Et puis les pantins de la musique font chorus pour accabler le «vieux sourd». Et le «vieux sourd» n'a qu'à se faire entendre. Il balaye les «écoles», les «chappelles», les «groupes», lui qui de son époque fut un des plus grands révolutionnaires en musique, lui qui a toujours subordonné la forme à la pensée.

Que l'on comprenne son frémissement à la recherche de modes nouveaux d'expression, que l'on éprouve la même soif actuellement pour la recherche passionnée de la forme, la forme périssable qui doit se renouveler constamment. Mais en même temps que l'on fasse une petite introspection en soi pour se demander si l'on a véritablement quelque chose à dire, quelque chose à extérioriser qui vous étouffe, qui vous tyrannise; alors, alors seulement on sera sincère, la forme surgira toute seule, pour habiller la pensée qui vous tourmente, et le travail miraculeux de la création artistique aura fondu en une seule pensée et forme. Beethoven nous a donné cette sublime leçon. Il ne connaissait pas l'art mondain, ni l'art publicitaire. Il nous a donné toute son oeuvre magnifique et un peu

autre chose; il a attiré Wagner, le forma et en fit cadeau à l'humanité, avec ses Symphonies, sa Messe Solennelle, ses Sonates, ses Quatuors, son sublime Concerto pour Violon, tout quoi et, en plus, l'apothéose du drame lyrique.

Mulhouse, 1927.

M. VALSA.



LE BONHEUR DES TULIPES ROUGES

à Roland P.

*Il pleut sur les oliviers gris.
Une pluie fine et désolée enveloppe les derniers jours
de mars et voile les jolies collines rondes que j'ai vues
hier — autrefois — et qui n'ont jamais existé...*

*Tout le bonheur a disparu.
Devant moi, la route s'étend, grise, uniforme, sans but.
J'ai l'âme lourde de toute la boue gluante qui retarde
mon pas.*

*Et il pleut.
Il pleut sur toutes les heures de ma vie...
Mais à un détour de la route, soudain mon cœur bat
plus vite. Dans ces grisailles du rouge nouveau, du vert
frais...*

*Des tulipes, à peine sorties de la terre grasse, brune,
vivante, lèvent leur tête joyeuse vers un soleil qui se promet
dans leurs pétales rouges, dans leurs tiges courtes et
drues, gonflées de sève, dans leurs petites feuilles pointues,
éclatantes de fraîcheur.*

*La terre lourde et bonne m'allège de toute la boue du
chemin et m'offre sa moisson de bonheur que j'emporte
avec toute ma joie retrouvée.*

G. D.



GENTENAIRE DE BEETHOVEN
1827-1927

A l'occasion de cette solennité
"HIS MASTER'S VOICE"

vient d'éditer un choix complet et unique de

52 DISQUES 52

reproduisant, avec une fidélité merveilleuse, ses immortels
chefs-d'œuvre enregistrés d'après le plus récent procédé élec-
trique.

Quelques séries sont présentées dans un élégant album
offert gratuitement.

K F. Vogel,

seul Concessionnaire de "The Gramophone Coy. Ltd."

LE CAIRE

Rue Maghraby (Imm. Continental-Savoy)

ALEXANDRIE

28, Rue Cherif Pacha.

LES ARTS

LE PEINTRE NERONI

Il est, au Caire, un peintre dont aucune œuvre n'a figuré dans les nombreuses expositions de cette saison. Il vit à l'écart des réunions mondaines et poursuit, dans une quasi solitude, l'accomplissement de son œuvre d'artiste. Peu de monde, si ce n'est quelques amateurs d'art auxquels le chemin de son atelier est familier, se doute que, sous le photographe Narinsky, il y a le peintre *Neroni*. Peintre en pleine maturité et en pleine production, qui est connu à Paris où il fut activement mêlé aux mouvements d'avant-garde. Ses expositions aux « Indépendants », puis à la Galerie Balzac, lui valurent un succès notoire et des critiques significatives.

En Egypte, seule « L'Égypte Nouvelle » publia sur lui,



Neroni. — Dessin.

en 1924, une étude fine et pénétrante, signée par M. Brin.

Les tableaux de Neroni ne sont pas de ceux qui conquièrent tout de suite le spectateur par une compréhension facile, ou par le rappel immédiat d'un genre admis. Ils ne visent pas à la représentation fidèle de ce que nous nommons le réel, ils n'ont rien de commun avec *l'œil de vache de la photographie*, ainsi appelée par *Cocteau*. Ils procèdent avant tout d'une vision intérieure qui est le résultat à la fois d'émotions ressenties au contact direct des choses et d'abstractions engendrées par une pensée active et avide de vérité.

L'on peut caractériser tout de suite la peinture de

Neroni en disant qu'il est d'origine russe, que, d'autre part, sa vocation de peintre se décida au contact des œuvres de Cézanne, et qu'il fut attiré par l'Orient où il vit depuis de longues années. Ces trois termes sont liés aux éléments intimes de sa peinture.



Neroni. — Le Mirage

En effet, par leur vivacité, par la manière dont elles se heurtent, les teintes qu'il emploie évoquent l'imagerie russe, l'art folklorique russe; on songe aux boiseries revêtues de couleurs éclatantes et lourdes, aux perspectives chargées, à la somptuosité un peu étouffante des grands décors russes.

De Cézanne qui décida de son essor, — non par adoption délibérée, mais par rencontre de tempéraments —, il conservera toujours la préoccupation, poussée jusqu'au tourment, de la composition liée à la valeur de la substance colorée.

Enfin l'Orient ! L'Orient qu'il aime et qu'il étudie avec tant d'amour ! Il y trouve les thèmes essentiels de ses inquiétudes : tout d'abord, la vibration de la couleur. Non pas qu'il refasse, après tant d'autres, la tentative de reproduire l'or poudroyant des couchers de soleil, les contre-jours éblouissants, tous les effets à grand orchestre du ciel oriental qui est une perdition pour les peintres voulant en restituer la sensation physique ! Mais il s'attaque à la qualité elle-même, il cherche — et peut-être trouve-t-il ! — le secret de la matière intensément éclairée, question qui avait tant tourmenté son maître Cézanne aussi et qu'il essaiera, comme ce dernier, de résoudre autrement que par le jeu des complémentaires pratiqué par les impressionnistes.

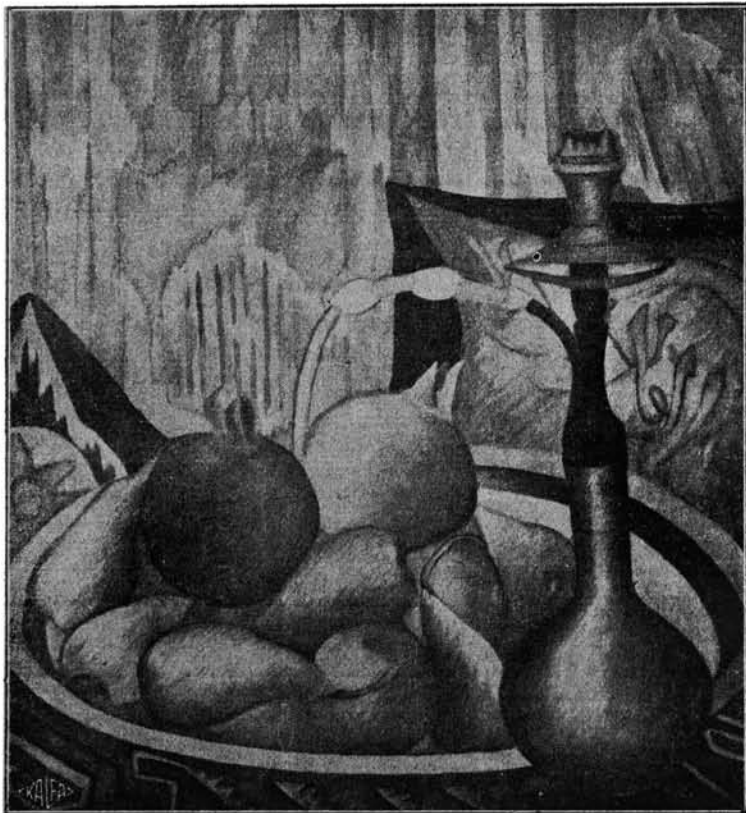
Sous l'enchantement du soleil dru, la matière perd ses qualités d'opacité et semble absorber la lumière jusqu'à former comme un foyer au cœur de chaque objet coloré. La molécule s'anéantit dans le mouvement de la couleur infiniment différenciée en elle-même. *Neroni* peint sans ombres, ce qui est peut-être le seul moyen d'atteindre la valeur qualitative du paysage oriental. Il fait briller la couleur, sans séparer la lumière et la teinte locale, par la variation des tons et par des dispositions particulières de la touche.

Autre problème que l'Orient propose à l'attention de l'artiste : les rapports des masses architecturales. Là encore,

que ce soit en Palestine ou en Egypte, Neroni n'essaye pas d'évoquer, par la copie directe, la grandeur des temples ou des pyramides, mais il compose des harmonies architecturales qui sont des transpositions de l'art monumental de ces pays. Il est persuadé que le secret de leur esthétique git dans des rapports de plans, rapports imprescriptibles que l'œil sensible reconnaît toujours, mais qui sont transposables en des combinaisons où l'imagination peut se donner libre jeu, pourvu qu'elle n'enfreigne pas leur loi.

Il y a certains petits tableaux de lui qui, par le seul effet de l'harmonisation de quelques grands plans simples, traduisent avec un charme troublant le sentiment du sacré, l'impression de l'au-delà que l'on éprouve devant les monuments de l'art pharaonique.

Son souci actuel est de réaliser une orchestration tou-



Neroni. — Nature morte

jours plus homogène de la ligne et de la couleur, modes jumeaux dans l'expression d'un même thème, l'une et l'autre s'épousant étroitement, soumises à des nécessités correspondantes de perspective.

Ses dernières œuvres ont un caractère décoratif marqué. Il y atteint un éclat, une harmonie de couleurs, une ampleur de composition qui font rêver qu'il aborde bientôt la grande décoration.

★★

Une telle peinture ne procède ni de l'anecdote, ni des faits, ni du plaisir des sens, ni de la vraisemblance en quoi que ce soit, elle s'écarte de la Nature — beaucoup lui en feront le reproche —. Neroni, en effet, ne se place pas devant les choses pour les peindre. Il s'imprègne de son sujet par l'observation et par des notations très serrées qui sont à la Nature à peu près ce que la sténographie est à la parole; puis, il compose et exécute librement suivant son inspiration. Les images apparaissent stylisées à l'extrême.

S'il s'agit d'un palmier, rien que les organes essentiels; s'il s'agit d'un fourneau de cuisine, la lourde carrure bien composée et les charnières bien articulées de l'engin d'utilité; s'il s'agit d'une boutique d'étoffes, il réalise, dit Gustave Kahn (dans le *Mercure de France* du 15-11-1925), le rêve de Kahn (dans le *Mercure de France* du 15-11-1925), le rêve de

Huysmans « qu'un peintre se campe devant un étalage et « le décrive point par point, ce dont découlerait une manière « décorative moderne ou moderniste ».

Il lui arrive de prendre des libertés grandes avec la structure des objets comme, par exemple, de ne montrer qu'un pied d'une table, ou d'altérer la perspective s'il juge que la solidité de l'ensemble l'exige, ou même de faire jouer une idée poétique dans le dessin des choses, pourvu que la forme de celle-ci enrichisse la géométrie générale de l'œuvre.

On pourrait dire que les œuvres de Neroni sont animées du lyrisme exclusif de la construction. Dans leur sévérité, elles témoignent d'un esprit occupé par l'existence des choses et qui conçoit chacune d'elles comme éclairées du dedans et reposant en elle-même, dans sa forme et dans sa couleur, unie à ses voisines par des liens mystérieux de proportionnalité. Certains de ses tableaux composent ainsi un monde fermé, alvéole où rien ne vient troubler la précieuse stabilité des choses et l'incantation de leurs rythmes.

Le plan d'abstraction où sa vision se meut comporte à la fois un danger et une force. Danger, parce que, en le privant souvent des trésors de la sensation directe, il risque de peindre pauvre ou incomplet. Force, parce que l'âme extériorisée dégage toujours un charme efficace et durable. Elle confère une valeur à toute œuvre où elle se retrouve même partiellement, même incorrectement *ressemblante*.

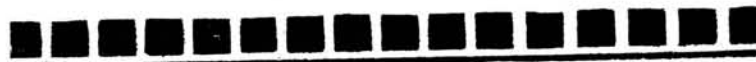
★★

A quelle école rattacherions-nous bien l'effort artistique de Neroni ?

A l'expressionnisme ? Oui, si nous considérons qu'il substitue la vie cérébrale à la vie des sensations, qu'il exprime des choses une représentation idéale. Mais, d'autre part, si nous songeons à la manière dont il étudie les surfaces colorées, à son souci prédominant de la construction, nous l'apparenterons aux cubistes et, davantage encore, aux peintres de plastique pure.

Quoi qu'il en soit, Neroni est un de ces artistes chercheurs, d'une nature plus encore métaphysicienne que poétique, qui, avec une exaltation disciplinée, apporte sa part d'effort fécond dans l'ensemble des tentatives où se débat l'art actuel. Artiste intéressant, parce qu'il oblige celui qui voudrait le comprendre, à descendre au cœur même du problème de la création artistique. En cela, il correspond à notre époque de renouvellement et d'inquiétude, il satisfait nos esprits plus avides d'expériences nouvelles que de perfection.

Christine HOSTELET.



STATUETTE DOREE REPRESENTANT TOUT-ANKH-AMON EN HORUS VENGEUR

Cette exquise statuette, si vivante, l'une des plus précieuses pièces de la sculpture égyptienne, sur bois, se trouvait parmi une trentaine de figurines qui ont été découvertes dans les coffres d'une chambre du tombeau. Elle est en bois sculpté, recouvert d'une mince feuille d'or, et représente le jeune roi en Horus vengeur.

Le dieu Horus revêtait la forme d'un jeune homme de taille surhumaine et, de son bateau fragile, brandissait aussi facilement que s'il se fût agi d'un roseau, un javalot de 20 coudées retenu par une chaîne de 60 coudées. Avec cette arme puissante, il frappait le démon impur — que l'on suppose être ici l'hippopotame typhonien — qui se cachait dans l'eau pour détruire le pharaon et sa suite.

Documents pour l'étude de la Céramique Orientale

ISLAMIC POTTERY,
by A.J. BULTER, D. LITT., (1)

Si la céramique constitue une des branches les plus attrayantes de l'art musulman, elle en est peut-être la plus difficile à connaître et à apprécier. Pour en parler avec autorité et compétence, il faut une connaissance technique de l'art du potier, de la composition chimique des couleurs, de l'argile, etc., plus une éducation artistique qui permet d'analyser le décor spécial à chaque école, chaque époque, chaque contrée. Enfin et surtout, il faut connaître à fond l'histoire et l'archéologie des pays musulmans, ce qui implique l'usage de plusieurs langues orientales, du latin et du grec. Il y a donc là de quoi décourager les plus entreprenants, et il faut féliciter le vénérable Dr. Butler d'avoir accompli la tâche qu'il s'était proposée en écrivant le beau livre que M. M. Benn viennent de publier d'une façon si luxueuse.

Le but principal de l'auteur paraît avoir été d'établir la continuité de l'art de la céramique en Egypte, où «toutes les gloires de l'Ancien Empire, du Nouvel Empire et des Empires Ptolémaïque et Romain, apparemment presque éteintes pendant un moment, devaient renaître et briller d'une nouvelle splendeur».

D'après M. Butler, ce principe de continuité a été méconnu par la plupart des auteurs, qui se sont laissés éblouir par les richesses récemment découvertes en Mésopotamie et se sont trouvés disposés à considérer cette région comme la source dont découlèrent toutes les beautés de la Céramique de la Perse et des pays Islamiques occidentaux. Quoique admettant que cette théorie repose sur certaines probabilités, M. Butler considère qu'elle n'explique pas l'origine des reflets métalliques, qui, pour lui, ont été découverts et perfectionnés par les céramistes égyptiens aux premiers siècles de l'ère chrétienne.

A l'appui de cette thèse, M. Butler nous présente une série de magnifiques planches dont 22 sont en couleurs, admirablement exécutées; l'artiste qui a colorié les photographies a trouvé moyen de reproduire l'effet de ces reflets comparés par un voyageur persan du onzième siècle à une étoffe changeante qui portait le nom du caméléon en arabe. Certains des objets reproduits, examinés par M. Butler dans les musées de Berlin, d'Amsterdam, de Londres, de Cambridge et d'Oxford, sont d'époque pré-islamique et cités ici parce que l'auteur y voit des traits annonçant l'évolution qu'il veut nous faire constater; ils nous offrent donc une variété que l'on ne trouverait pas dans un autre ouvrage sur la céramique orientale. D'autre part, la série de fragments trouvés à Fostât est arrangée d'une façon fort intéressante et, à côté de pièces que nous pouvons aller voir au Musée arabe du Caire, il s'en trouve d'autres que l'on est heureux de comparer aux premières.

Bien que l'auteur s'étende fort peu dans le texte sur l'histoire des belles faïences dites de Rhodes ou de Damas au XVII^e siècle, il nous en offre de magnifiques illustrations du plus grand prix pour un collectionneur; une douzaine environ de ces superbes pièces sont reproduites en couleurs, car plusieurs des 22 planches coloriées comportent plus d'une illustration sur la même page; il en est de même pour les 80 planches de phototypie ordinaire, de sorte que les illustrations constituent un véritable trésor de références pour servir à l'étude de la céramique orientale.

CATALOGUE ILLUSTRE DE L'EXPOSITION D'ART MUSULMAN (2)

Le Catalogue illustré de l'Exposition d'art musulman d'Alexandrie, Mars 1925, qui vient de paraître, représente également une série de documents photographiques dont les vrais amateurs de céramique orientale ne sauraient se passer. Ce beau porte-feuille de 60 plan-



Grand plat de faïence d'Anatolie XVI^e Siècle
motifs verts, bleus, rouges sur fond bleu, (Coll Lagonico).

ches est publié par la maison Morancé: c'est dire que les illustrations sont aussi parfaites que possible; c'est hélas; dire en même temps que le texte est insuffisant et sacrifié aux planches. En effet, après une préface élégamment écrite par M. Migeon, nous ne trouvons pour satisfaire notre soif d'apprendre qu'une description laconique des différents objets illustrés. Mais ces objets sont si beaux, les reproductions des photographies sont si claires que l'on est trop heureux de pouvoir les contempler à son aise pour se livrer à aucune espèce de regrets.

(1) Ernest Benn, Ltd. London; prix: 12 guinées.

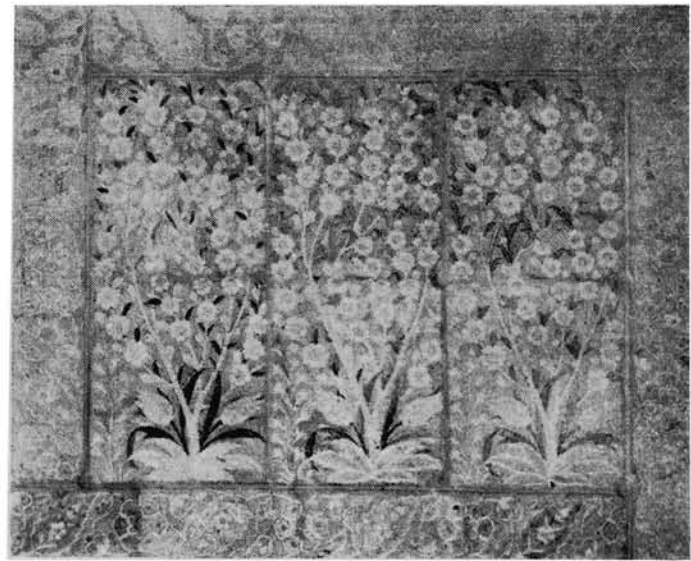
(2) Amis de l'Art d'Alexandrie, Mars 1925, Morancé (Paris).
prix: 250 pt.

Cependant il en est un bien amer, celui que cette charmante exposition n'ait pas été renouvelée au Caire comme on nous l'avait à peu près promis. Mais on nous donne à espérer que ce n'est que partie remise et que l'an prochain nous aurons une Exposition d'art musul-



Petite boîte en cuivre incrustée d'argent datée de 1220, (ère chrétienne) art de Mossoul. (Coll. Ant. Benachi).

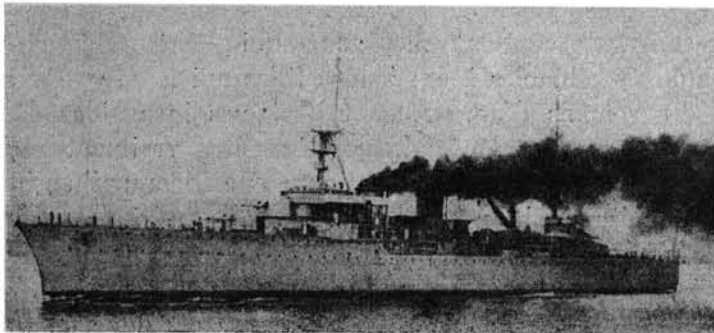
man qui n'aura rien à envier à celle d'Alexandrie. Peut-être les propriétaires des grandes collections d'Alexandrie consentiront-ils à apporter au Caire quelques-uns de leurs trésors; qui sait? il nous en viendra peut-être de plus loin. En tous cas, même si le Caire se trouve réduit à ses propres ressources, il y a ici bien des merveilles



Panneau composé de six grands carreaux et de quatorze petits motifs blancs, bleu pâle et turquoise sur fond bleu foncé. Damas fin XVI^e siècle. (Coll. Dr. Morisson).

inconnues entre les mains d'amateurs éclairés, et ce serait une aubaine que de pouvoir les examiner de près.

H. D.



La marine française en Egypte

Port-Saïd a eu dernièrement la visite du croiseur français **PRIMAUGUET**. Ce nom est celui d'un héros breton qui combattit avec acharnement les Anglais en 1512. Il a 9500 tonnes, 185 mètres de longueur et 18 de largeur, il est armé de 6 canons de 155, trois à l'avant et trois à l'arrière. Enfin il a, à l'avant, un **chemin de lancement** pour avion, ce qui lui donne une originalité particulière dans la marine française et même mondiale. Il peut lancer du bord un avion à 60 kms de vitesse initiale. Des essais heureux ont été faits à Brest, que des experts américains sont venus voir, et tout récemment, à Bizerte, en présence du maréchal Franchet d'Espérey. Nul doute qu'un essai eût été fait en Egypte si le croiseur avait eu le temps de demander et surtout de recevoir l'autorisation nécessaire, après les multiples détours du labyrinthe diplomatique et politique par lesquels elle eût dû passer.

Le commandant Valat et le commandant en second, Cotelte, avec tout leur état-major, ont invité, le samedi 7 mai, des personnalités de la Cie du Canal de Suez, MM. Douin, Fontaine et leurs familles, à visiter le **Primauguet**, après un thé somptueux, servi dans les salons de l'amiral — car le **Primauguet** est un navire-amiral. — Le commandant, avec une bonne grâce exquise et une simplicité charmante, a conduit ses invités sur le pont, sur la passerelle, dans les postes de T.S.F., etc. Après six heures, peu avant le coucher du soleil, ce fut la cérémonie rapide, mais émouvante pour nous Français, du drapeau amené à bord, et qui chaque matin, au lever du soleil, est hissé au mât d'avant, suivant la tradition. Les invités se retirèrent enchantés de cette visite si cordiale et si réconfortante.

Le **PRIMAUGUET** appartient à une série de croiseurs du même tonnage, munis des derniers perfectionnements.

La marine française, qui a tant besoin de se relever, peut être fière de ses nouveaux croiseurs et du haut personnel qui la dirige.

Ph. SAGNAC.

LES HOMMES POLITIQUES



(Portrait-Charge par J. Sintès)

S.E. Hassan Nachât Pacha

S. E. Hassan Nachât Pacha ministre plénipotentiaire d'Egypte à Téhéran, se trouve parmi nous en congé, retour d'Espagne.

ON NAIT VOYAGEUR

Nous sommes heureux de faire connaître aux lecteurs de la « Semaine Egyptienne » le texte de la radio-conférence que notre collaborateur et ami M. François Bonjean l'auteur bien connu de Mansour et El Azhar a faite au Radio-Paris

Un jour, en Egypte, un Français cultivé me décrivait un coin de paysage qui lui avait plu. Avec une naïveté charmante, il ajouta, pour mieux marquer son enthousiasme: «c'était tout à fait comme en France».

Que de voyageurs ressemblent à cet excellent Français! Ils s'en vont en «terre étrangère» avec la volonté obscure d'y retrouver leur pays. Furieux d'avance contre les choses et les gens qui pourraient se permettre de contrecarrer leur fanatisme. Car c'est bien de fanatisme qu'il s'agit. En Orient, le fanatisme qui m'a le plus frappé est celui de l'Européen.

* *

Je pense aussi à un voyageur de chez nous, qui nous raconte gravement l'amère déception qu'il éprouva un jour à Constantinople. Il alla admirer, comme il pensait que c'était son devoir de mandarin d'Occident, *Baedeker* en poche, une certaine porte appelée *Sublime Porte* ou *Porte d'Or*. Force lui avait été d'emprunter, pour s'y rendre, un petit tramway. Songez donc! Rejoindre en tramway la Sublime Porte! Comme si cet attentat à la couleur locale n'avait pas été suffisamment horrible, voilà que notre voyageur aperçoit une sorte de porte cochère, aux ferrures toutes mangées de rouille. Un soupçon lui vient, il saute de tram, consulte son guide. Mais oui! Parfaitement, c'est elle! C'est la Sublime Porte! Une pauvre petite porte de rien du tout, Mesdames et Messieurs, une porte branlante, qui poussait l'insolence jusqu'à fermer mal. «Le contraste, écrit-il, était à ce point violent entre la merveille espérée et ce que j'avais sous les yeux, que je ne pus maîtriser un éclat de rire, au grand scandale des soldats turcs qui, du poste voisin, m'observaient.»

Et notre auteur de s'abandonner, la plume à la main, à sa colère. Ah! tous ces noms qui sonnent si bien: Stamboul! Hedjaz! Islam! Moghreb! Comme ils sont menteurs! Mirage! Mirage!

Ne la trouvez-vous pas délicieuse, cette déception, puis cette colère d'occidental trop curieux, trop instruit? Si intelligent à la manière occidentale, qu'il ne pouvait même pas comprendre, qu'il ne comprendra peut-être jamais la leçon qui lui fut donnée ce jour là par la petite porte vermoulue, — par l'humble, l'émouvante réalité. Mais si, voyons, M. le psychologue, porte sublime! Mais si, merveille plus grande que la merveille espérée! Ah! que j'ai eu honte souvent de cet éclat de rire! Comme je me sens plus scandalisé que les soldats turcs qui observaient la scène.

Ainsi, certains voyageurs n'aiment que ce qui leur rappelle leur pays. D'autres détestent ce qui ne leur apparaît pas conforme à l'idéal en toc qui les ravage.

Mais je sais une histoire encore plus typique. Un historien allemand de l'Egypte fut scandalisé, lui, et non moins cruellement déçu, par l'eau du Nil. Tout le monde, explique-t-il avec indignation, parle de la merveilleuse couleur rose des eaux du Nil. Eh bien! cette eau n'est pas rose! J'ai passé des heures à l'observer de près, je l'ai recueillie dans des récipients, dans le creux de ma main! La vérité m'oblige à dire qu'il s'agit d'une eau boueuse. D'une eau non pas rose mais jaunâtre...

Hélas! que de gens cuirassés de faux savoir sont condamnés d'avance à trouver jaunes et boueuses les eaux du fleuve le plus changeant, le plus chatoyant qui se puisse rêver! Que de fois elles me sont apparues ces eaux de notre père le Nil comme de la nacre fondue! Tantôt d'un bleu presque violet semblable à celui de la Méditerranée, tantôt, vertes comme le crépuscule, tantôt du rose de l'aube, tantôt, sous les milliers de flèches de lumière qui les criblaient, semblables à un bain de métal!

Bien entendu ce que je viens de dire ne s'applique pas qu'aux paysages, mais aux âmes. Si le cœur de l'Orient nous semble si mystérieux, ce n'est pas seulement parce qu'il est en effet mystérieux. C'est parce que nous voulons absolument le voir à travers notre propre rêve. Le mirage, ce sont nos yeux qui l'élaborent. Nous sommes semblables à ces jeunes filles qui à force d'avoir lu des romans d'amour, sont devenues incapables d'aimer, de susciter la tendresse d'un être vraiment viril. La déception est presque toujours une incompréhension. un péché capital.

* *

La première précaution à prendre est donc de tout oublier, de se plonger avec une modestie totale dans l'atmosphère nouvelle, en se répétant qu'on ne sait rien, qu'on ne peut rien savoir, qu'on ne saura jamais rien, parce que toute vérité de cet ordre n'est qu'approximation — aventure — mirage...

Alors, justement parce qu'on a, tout comme un soldat de deuxième classe, renoncé à comprendre, on finit par discerner quelques vagues lueurs. C'est comme un pressentiment, comme une angoisse. Un secret est toujours quelque chose d'un peu redoutable...

Et voici que tout à coup on voit les hommes de sa race, on voit son pays avec des yeux neufs. On a découvert du moins cette vérité: qu'enquêter sur d'autres hommes, c'est faire une enquête sur soi-même. Parce qu'on ne prétend pas arracher ses secrets à l'Orient, voici que l'Occident nous a livré quelques-uns des siens.

Et puis, beaucoup plus tard, brusquement, il peut arriver que nos yeux se dessillent. Des voiles tombent. Nous faisons fausse route. Nous voici revenant sur nos pas, le cœur battant. Nous voulions aimer et ne le pouvions pas. Mais voilà que nous aimons et que, voudrions-nous ne pas aimer, nous ne le pourrions pas... Les gens qui adorent l'Orient sont souvent ceux qui pestent contre lui...

Fort heureusement, l'Orient (tout comme l'Occident du reste) décevra toujours ceux qui méritent d'être déçus. Il en est de la beauté de n'importe quelle civilisation comme de la beauté des oeuvres classiques: beauté complexe, beauté secrète, beauté inépuisable. L'Orient des touristes n'est que bas romantisme.

Quand un voyageur est déçu il ne lui reste, croît-il, qu'une ressource: crier sa déception ou au contraire mentir. Mentir comme quelqu'un à qui on a joué un méchant tour, et qui a hâte de se venger sur le suivant de ces Messieurs...

Mais un voyageur déçu était-il digne de voyager? Mérite-t-il le beau nom de voyageur? Ne serait-ce pas au contraire la meilleure définition qu'on puisse donner du touriste que d'être un passant toujours déçu?

En réalité, on naît voyageur comme on naît violoniste ou mathématicien. Et là non plus, le don ne suffit pas. La déception, pour le vrai voyageur, n'est qu'un signe. Le signe qu'il fait fausse route, qu'il lui reste beaucoup de progrès à accomplir, des monceaux de difficultés à vaincre. Alfred de Musset répétait les yeux encore rouges:

Il faut aimer sans cesse après avoir aimé.

Belle devise pour le voyageur! Et, semblablement, il faut voyager sans cesse après avoir voyagé...

Quiconque aura senti la vraie grandeur de l'Orient sera tenté de s'écrier, avec le poète arabe:

Vous êtes comme la Nuit! On ne peut vous échapper, si large que soit l'espace!

F. BONJEAN.



ORIENT

*Orient décrépiti!.. Mosquée abandonnée!..
Terre dont chaque motte évoque un monument,
Où nous viendrons, dans son royal délabrement,
Cueillir ton souvenir comme une fleur fanée!*

*Tu montres d'un air fier, à l'Europe étonnée,
Tes palais sans harem, tes déserts sans jument,
Et tes moucharabiehs — inutile ornement —
Et tes séraïls où nulle intrigue n'est menée.*

*Tes minarets sont faits de solide béton;
Le muezzin n'y monte, à présent, qu'en veston (1)
Et c'est par haut-parleur qu'on dira les surates.*

*Tes fellahs sont puissants, tes pachas démocrates.
Oui, tout change. Et, pourtant, il suffit d'un dattier
Pour te ressusciter, Orient, tout entier!*

PATRICE ALVERE.

(Extraits d'« Alexandrins » recueil à paraître).

(1) En Turquie, du moins.



MALPIGHIE

*Pilar, la frêle madrilène, me dit:
— Un jeune que je n'aime plus chante parfois le soir sous
ma fenêtre. La voix est encore dans mon oreille:*

*« Aujourd'hui la terre et le ciel m'ont souri
Aujourd'hui dans le fond de mon âme luit un soleil,
Aujourd'hui je l'ai vu; aujourd'hui elle m'a regardé,
Aujourd'hui, je crois en Dieu. »*

Puis il chante:

*« Pour un regard, un monde..
Un ciel pour un sourire..
Pour un baiser.., je ne sais
Que lui donner, pour un baiser. »*

*Et comme je ne vais plus à ma fenêtre, le soir,
Le pauvre chante encore:*

*« Les soupirs sont de l'air, et vont à l'air;
Les larmes qui sont de l'eau vont à la mer.
Mais dis-moi, femme!, quand l'amour meurt
Sais-tu où il va? »*

*Puis un jour, las de sa tristesse, il m'a envoyé ces vers,
qui sont peut-être d'un autre..*

*« J'ai peur de tant t'aimer.. Mon amour est si
violent que souvent il m'épouvante.. Ma
pensée en tremble, de façon telle que maintes
nuits je ne dors pas.. de peur de rêver..*

*« Saurai-je jamais ce qui se passe en moi?..
J'éprouve souvent le désir de tuer.. Une odeur
de sang flotte et me grise.. Puis je me repens
tandis qu'il me prend une envie de pleurer..*

*« Oh! Puissé-je un jour te voir endormie dans
mes bras, pour baiser tes lèvres comme jamais
homme sur terre ne baisa.*

*lèvres de femme;
entourer ton cou d'un cordon de soie,
et serrer,
serrer bien le nœud,
afin que personne ne puisse poser sa
bouche sur tes lèvres, après moi. »*

Et Pilar dit encore:

*— « Dans mon cœur souffle un ouragan..
Réponds sans réfléchir, puisqu'on te dit poète:
Quels mots me dirais-tu, si brusquement
tu voyais que mon cœur pense à toi? »*

*Pilar possède des lèvres plus affolantes qu'une muleta,
mais fraîches comme un fruit.*

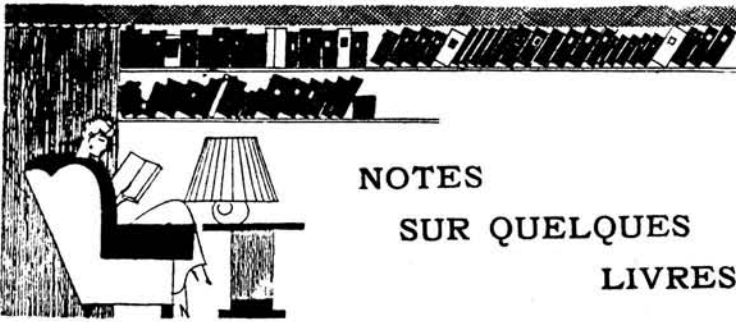
J'ai dit, sans réfléchir, ces vers, pour qu'elle comprenne:

*« Au printemps, les oiseaux chantent pour les fleurs,
Les enfants pleurent les soirs d'hivers: il fait froid,
Mais dis-moi, femme! Lorsque ta bouche profère un
mensonge,
Sais-tu pourquoi tu mens? »*

Mais Pilar n'a pas compris.

AHMED RASSIM.

Madrid, 1927.



NOTES
SUR QUELQUES
LIVRES

UN OUVRAGE SUR L'EGYPTE

La société Royale de Géographie d'Egypte vient d'ajouter à la déjà longue collection de livres qu'elle fait paraître depuis quelques années, un livre qui constitue, au moins en langue française, le premier travail d'ensemble sur la géographie de l'Egypte (1).

Ce beau volume, dû à la plume autorisée de M. Henri Lorin est un traité de géographie égyptienne, l'intermédiaire entre l'ouvrage de vulgarisation destiné au grand public et aux touristes, et le travail du spécialiste qui étudie à fond tel petit canton bien délimité, de la science. C'est le manuel destiné aux étudiants d'université, aux professeurs, au public cultivé désireux de lire sur la vallée du Nil autre chose que les études hâtives conçues au cours d'un séjour de trois semaines entre le Shepheard's et le Winter Palace.

Dire le genre de l'ouvrage, c'est aussi en énoncer les difficultés; car c'est une entreprise ardue que de prétendre donner en quelque deux cents pages une description vraie et précise en même temps qu'une explication aussi exacte que possible de ce pays. Certes l'Egypte a inspiré une abondante production d'œuvres, mais dans ce champ très vaste il est tant d'épis vides qu'il faut rejeter après avoir pris la peine et perdu le temps de les moissonner! Supposez-la faite cette discrimination entre les travaux médiocres et ceux qu'il convient de retenir, quelle peine n'a-t-on encore pas à se débrouiller entre les renseignements contradictoires que fournissent sur une même question les ouvrages des spécialistes plus sérieux et plus autorisés les uns que les autres? Comment se faire une opinion sur les solutions de problèmes difficiles en soi et essentiellement variés comme l'extension ancienne du Birget Qaroun ou le chemin de fer Tripolitaine-Le Caire-Constantinople?

A ces difficultés, l'auteur a trouvé une solution élégante et dans beaucoup de cas très satisfaisante: il a voulu voir le plus possible et juger par lui-même. Au rebours de ces géographes de cabinet qui abusent de la méthode historique et du fond de leur bureau de Paris, étudient une contrée africaine qu'ils n'ont pas vue. M. Henri Lorin, grand voyageur devant l'Éternel, a préféré regarder sur place, se rendre compte de lui-même, observer les personnes et les choses, et causer avec les gens renseignés. La lecture des ouvrages spéciaux fondamentaux, complétée par la conversation avec les techniciens et les savants du pays, lui a fourni les éléments que ses courses n'avaient pu lui fournir. Ainsi a-t-il pu en quelques mois réunir la substance des pages qu'il vient de nous présenter.

Aussi sont-elles alertes, ces pages, pleines de vie et d'enthousiasme, et elles donnent l'impression de la vie parce qu'elles sont avant tout le fruit, non d'une érudition industrielle fort peu recommandable en géographie, mais d'une recherche directe, de longues et parfois fatigantes randonnées à travers le pays, de Damiette à Assouan. Lisez telle description des terrasses de Kom Ombo ou encore des usines de Nag Hamadi, ou telle page sur Damiette ou Mansourah, et vous serez charmé par ces courts tableaux, ou ces croquis pris sur le vif et qui, mieux que bien des considérations, vous feront connaître l'Egypte d'aujourd'hui, cette Egypte que beaucoup parmi nous semblent à peine soupçonner.

Est-il besoin d'ajouter que ces descriptions ne sont pas isolées, qu'elles s'accompagnent d'idées générales, de vues ingénieuses toujours et souvent originales.

Les pages que l'auteur consacre à la géographie des communications sont remplies d'heureuses suggestions, et les vingt lignes si pleines qui servent de conclusion au chapitre VI sont à méditer par qui veut comprendre l'orientation des courants de circulation dans le Delta du Nil.

Ajoutons que, pour être resté peu de temps en Egypte, M. Henri Lorin en a pourtant su pénétrer l'esprit, l'âme, pour ainsi dire, cet impondérable que la seule fréquentation, même

assidue des bibliothèques ne permet guère de découvrir, ce qui ne peut que difficilement s'exprimer mais qui bien plutôt est senti, et qu'ignoreront toujours ceux-là qui ne connaissent que le Caire ou Alexandrie. Il a éprouvé et fait passer dans ses pages le sentiment de cette immobilité éternelle qui semble être caractéristique de l'Egypte, et aussi ce souffle moderne qui depuis quelque cent ans passe sur la millénaire vallée des Pharaons, et semble vouloir lui donner une nouvelle jeunesse.

Qu'on se sent donc loin, en lisant ces pages, de ces bouquins ennuyeux dont les auteurs semblent avoir pour unique souci de dresser une liste de faits ou des colonnes de chiffres, oubliant que faits et chiffres ne prennent vie que par l'idée à laquelle on les rattache!

Peut-être même M. Henri Lorin s'éloigne-t-il par trop de ces laborieux comptables, et on souhaiterait parfois des précisions d'ordre numérique plus nombreuses. Certains aussi jugeront discutables les parties consacrées au lac Moeris et au Fayoum, un peu rapides les descriptions du désert arabe et de la côte de la mer Rouge, et de manière générale, les chapitres de géographie humaine bien supérieurs à ceux qui traitent de la géographie physique. Enfin, il me paraît que la 4^e partie tout entière (géographie politique), qui ne présente guère d'intérêt géographique, serait mieux à sa place dans l'introduction historique.

Mais ces remarques n'enlèvent pas sa valeur au livre: le bel ouvrage de M. Henri Lorin est un instrument indispensable à ceux qui veulent étudier un peu sérieusement la face de l'Egypte moderne. Il a sa place dans les Bibliothèques des corps savants, des Facultés, des écoles supérieures et secondaires, en Egypte autant qu'à l'étranger. Et, comme il est d'une lecture aisée, que la présentation en est soignée, il n'est pas douteux qu'il ne figure bientôt sur les rayons de toute personne cultivée désireuse de mieux connaître la vallée du Nil et ses habitants.

Yannik BIAN.



Dernières découvertes archéologiques

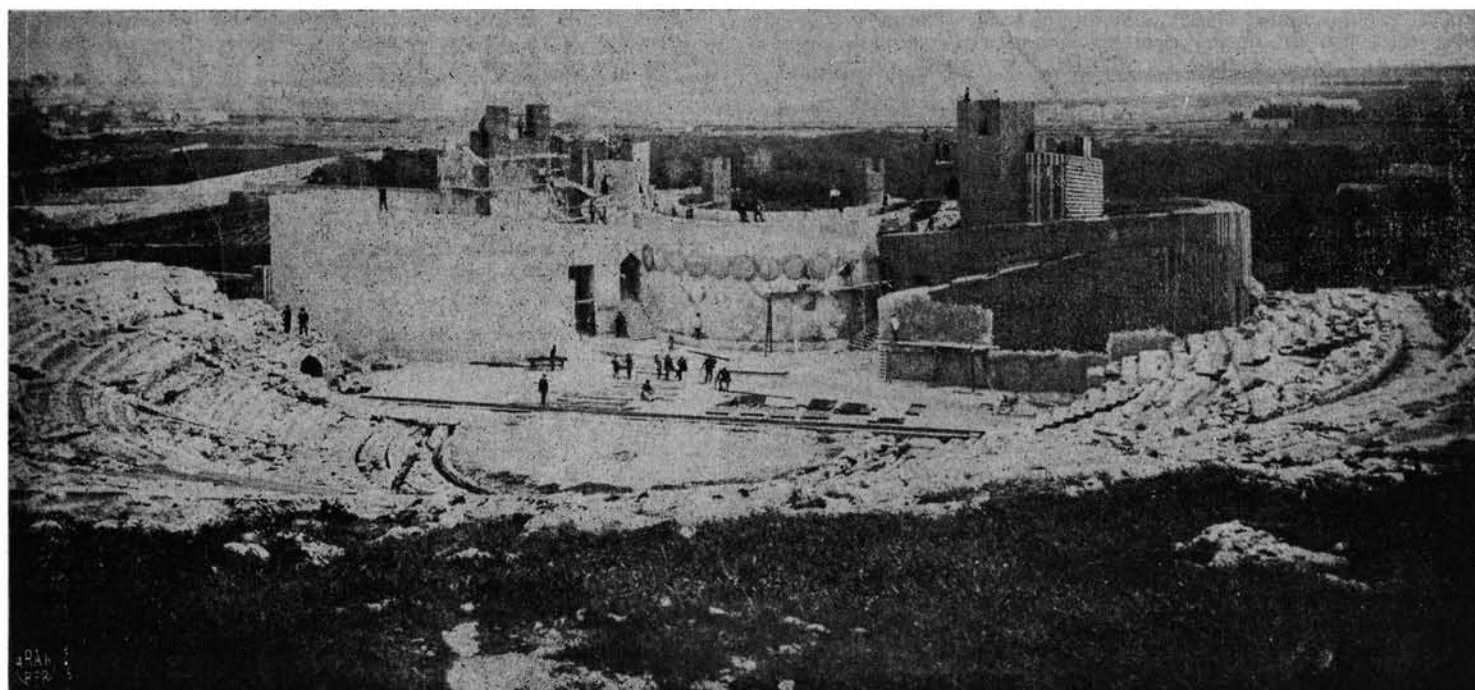
Le dernier jour de travail de cette saison aux Pyramides de Guizeh, l'Expédition Harvard-Boston a découvert la tombe d'une reine Meresankh, fille du prince Kawa'ab et de la princesse Hetepheres (II), qui étaient tous deux des enfants de Chéops. La chapelle taillée dans le roc contient 20 statues et statuettes dans des niches creusées dans les murs. Tout autour de la partie nord de la chambre principale, les couleurs des reliefs peints ont conservé tout leur éclat. La princesse Hetepheres, qui était une petite fille de Hetepheres l'ainée, femme de Sneferou et mère de Chéops, est représentée sur un des reliefs avec les cheveux courts peints en jaune vif traversé de fines lignes rouges horizontales. La dame était manifestement blonde ou rousse, et c'est là le premier exemple de l'un ou l'autre de ces deux types qui ait été trouvé parmi les gens à cheveux noirs de l'époque des Pyramides. Les autres membres de la famille de Meresankh, qui sont représentés, sont son père le prince Kawa'ab, son fils aîné le prince Nebemakhst, et d'autres fils et filles. Son prêtre funéraire en chef était Khemten, qui est déjà connu comme intendant des domaines du prince Kawa'ab et de la princesse Hetepheres; et il fut remplacé par son fils, Khemten-le-jeune. Plusieurs noms et figures ont été ajoutés après coup à la décoration originale de la tombe, probablement par Khemten-le-jeune, et il fut remplacé par son fils, Khemten-le-jeune. Plusieurs noms et figures ont été ajoutés après coup à la décoration originale de la tombe, probablement par Khemten-le-jeune, et il fut remplacé par son fils, Khemten-le-jeune. Plusieurs noms et figures ont été ajoutés après coup à la décoration originale de la tombe, probablement par Khemten-le-jeune, et il fut remplacé par son fils, Khemten-le-jeune. L'insertion de ces figures indique qu'un fils du roi Newserra de la V^e dynastie prétendait descendre de la reine Meresankh et était peut-être son petit-fils. L'équipement funéraire de Meresankh, tel qu'il est représenté sur la paroi sud de la chambre principale, était essentiellement identique à celui qui fut trouvé par l'Expédition dans la tombe de la reine Hetepheres l'ainée. La sépulture de la reine Meresankh n'a pas encore été déblayée, mais elle a visiblement été violée par les voleurs.

(Communiqué)

(1) Henri Lorin, correspondant de l'Institut de France, professeur à l'Université égyptienne. **L'Egypte d'aujourd'hui, le Pays et les hommes**. Imprimé par l'Imprimerie de l'Institut français d'Archéologie orientale du Caire pour la Société Royale de Géographie d'Egypte. 1926, In. 8°, XXXI+221 p., 2 cartes, nombreuses planches photographiques. En vente à la Librairie d'Art, 23, Kasr El Nil.



Les Classiques Grecs au Théâtre Antique de Syracuse



La Représentation de "MÉDÉE et des "NUÉES".

Rome, Mai 1927. — Taillé dans les rochers d'une colline, le Théâtre Grec de Syracuse retrouve, à l'heure du crépuscule, sa forme naturelle et son merveilleux décor, qui ne sont pas seulement représentés par un ciel azuré et un splendide panorama, — exquis tous deux certainement, — mais aussi par la pure et sûre vision que l'on a — comme se couche le soleil — de l'éternité dans un symbole de beauté simple et immortelle. De l'éternité qui, sur cette colline sacrée, dans l'arc harmonieux de l'antique théâtre, a conservé l'écho d'une civilisation incomparable, où les hommes mortels et éphémères connaissaient la parole des dieux immortels, la plaçaient sur la bouche de leurs héros et l'enseignaient aux peuples. Devant la mer infinie, ils la laissaient en dépôt aux futures générations.

Les vingt-quatre siècles qui ont passé sur le théâtre antique de Syracuse, la tribune sacrée de la Magna Graecia, qui ont dénudé les ruines d'aujourd'hui de toute ornementation artistique, laissant le squelette de cette admirable création de l'art humain sans que le miracle de sa décoration antique, nu avec ses lignes classiques seulement, dans le silence des prairies siciliennes ait traversé la pensée du spectateur, telles des syllabes rythmiques d'une épopée qui n'a ni commencement ni fin. D'une épopée sentie par les hommes de cette époque héroïque, qui transformait en mythe leurs humaines passions.

L'antique théâtre des ancêtres glorieux, spécimen avancé vers le nord — sous le même transparent, fin et léger firmament de la Métropole, de la force immortelle d'une race, créatrice, deux mille ans plus tôt, de la civilisation sous tous ses aspects et sous toutes ses variantes, a revécu dans ces jours de verveur printanière une partie de son ancienne gloire.

Tout le monde sait, que depuis 1914 est née l'idée de faire survivre l'antique théâtre grec, de l'étincelle sacrée de la pensée classique grecque dans son autel caduc. Cette idée est due au profond helléniste qui a nom Hector Romagnoli, traducteur en langue italienne de tous les auteurs grecs, et le gentilhomme sicilien comte Gargallo, relié non seulement intellectuellement à l'ancienne Grèce, mais aussi avec l'actuelle, par des liens de famille très étroits. La comtesse Gargallo est d'origine grecque et appartient à une noble famille de Corfou.

Romagnoli fut incontestablement l'âme spirituelle pour la réalisation de ce travail, cependant que le comte Gargallo en fut le mécène. Les premières représentations ont été données en 1914, avec **Agamemnon**, d'Eschyle. Le succès de ces fêtes dépassa toute prévision bien que, à l'époque, Romagnoli provoquât une avalanche de discussions, autour de la façon — contraire à toutes les traditions en vigueur — dont il interpréta le monde classique et spirituel de la Grèce. S'ensuivit la grande guerre et cette première expérience, malgré le succès obtenu, ne put évoluer et fut laissée de côté durant six longues années.

Vers 1921, on put faire un nouvel essai avec les **Chœphores** et l'année d'après l'on donna **Œdipe Roi**. En 1924

furent successivement données : **La Guerre des Sept contre Thèbes** et **Antigone**. De toute façon il était évident que cet organisme avait pris racine. En 1926 la nation italienne est venue à l'aide à cette initiative privée et a laissé les hommes (qui ont eu cette noble inspiration et qui ont peiné, et lutté et qui ont récolté des désillusions et des amertumes en vue de sa réalisation) à la diriger et créa **L'Institut du drame antique**, organisme national, sous le contrôle immédiat de l'Etat.

L'Institut national du drame antique, sous sa nouvelle forme, nous a donné cette année, au Théâtre de Syracuse, une nouvelle série d'œuvres anciennes. Il a débuté avec **Médée** d'Euripide et a continué avec les **Satyres** le drame satyrique incomplet de Sophocle, découvert tout récemment, **Polyphème**, **Le Cyclope** d'Euripide et les **Nuées** d'Aristophane.

Romagnoli a composé cette année-ci son répertoire de la façon suivante : Il s'est basé, d'après les explications données par lui-même, sur l'axiome suivant : Euripide est le tragique inquiet de la période transitoire entre le mythe, la tradition et la réalité terrestre et humaine. Des œuvres d'Euripide, **Médée** n'est pas celle que distingue le plus verbe et la plus riche architecture. Mais, sans contredit, c'est l'œuvre qui a la force de donner au spectateur la sensation de l'action psychique moderne. Et il était de toute nécessité, après le bloc compact et carré des représentations précédentes, avec **Œdipe Roi** et la **Guerre des Sept contre Thèbes**, de faire un intermède à la masse compacte d'œuvres religieuses de la tragédie sous son aspect primitif et insolite, avec ce prélude du lendemain — ainsi qu'on juge **Médée** — pour cette même raison à côté d'Euripide — ainsi présenté — a été placé Aristophane avec ses **Nuées**.

La troupe des **Anciennes tragédies** est dirigée par M. Romagnoli lui-même, avec protagonistes Mlle **Marie Let. Tselli** et M. **Gouaitiero Tumiat** et un ensemble très homogène. **M. Duilio Camtelotti** — le metteur en scène — a été remarquable par son originale mise en scène fidèle d'ailleurs à l'esprit du texte, par les costumes dessinés par lui, et par les masques que les artistes portaient pour la plus fidèle représentation.

Le système de porter des masques a été beaucoup critiqué. Il a en effet été dit que les masques empêchent la parole de couler facilement et entravent la bonne diction. On a remarqué que plusieurs phrases ont été perdues dans cet antré qu'est « de masque ». Il a été également constaté que pour la meilleure esthétique — de nos jours — il vaut mieux maquiller la tête de l'artiste sur la base de la figure que représentaient les anciens masques. De cette façon au lieu d'un masque froid et d'une figure figée, nous aurons toute l'expression du visage de l'artiste suivant le moment psychologique de l'œuvre.

Médée a été donnée avec les **Satyres** pour la création du contraste nécessaire dans l'âme du spectateur. Tandis que le théâtre était encore sous l'impression vivante du crime maternel, ont fait leur apparition les **Satyres**, — alors que le sang était encore frais. — Leurs mouvements étaient accom-

pagnés d'une musique simple et impressionnante écrite par le compositeur **Philippe Moulé**. Ce dernier spécialisé — très heureusement — à ce genre de musique, a aussi composé les beaux chœurs de **Médée**.

La musique de **Médée**, écrite par M. Romagnoli, est simple composée de lignes droites, — classique dans sa simplicité de musique ancienne — adaptée, on dirait presque avec l'action scénique. En général la musique de Romagnoli révélatrice — parce qu'on la jouait pour la première fois — a été jugée plus suggestive que celle de Moulé.

La plus grande difficulté, consistait à la représentation des **Nuées**. Si le tragique sentiment du destin — comme l'entendaient les anciens — a une telle force d'expression dramatique qu'il arrive encore aujourd'hui — comme par le passé et comme à l'avenir — dans l'âme du spectateur presque toute la beauté, la vie comique selon Aristophane est très compliquée et simple de détails, qui devaient être exaltés humainement et non pas seulement au point de vue littéraire.

C'est ce que M. Romagnoli est arrivé à faire. Bien que le public n'ait pas tout saisi, les **Nuées** ont laissé une impression profonde. Il a été prouvé encore une fois combien le soi-disant « art moderne » est loin de lui.

Les danses exécutées par un ballet spécial ont été admirées; il a été reconnu que la troupe et surtout les protagonistes sont de bons artistes et très expérimentés pour le drame antique.

Les décors, — palais entiers de papier mâché — ont été construits sur l'emplacement de l'ancienne scène, dans l'admirable ambiance de la nature sicilienne, qui est purement grecque. Les mêmes représentations seront données au théâtre antique de Pompéi et plus tard au théâtre romain d'Ostie.

L'action de l'**Institut national du drame antique** ne se borne pas seulement à la représentation systématique des anciens tragiques et la création d'un courant favorable à cet effet. Sa plus grande activité et son effort c'est le retour à l'art — vers le summum ancien — et pour cela chaque effort littéraire ayant pour but l'art classique est encouragé. Sur ce point l'Etat ne ménage pas son appui.

A. ZAFIROPOULOS,

Correspondant du Journal **Tachydromos**.

Les Expositions

Sous les auspices des «AMIS DE L'ART ARMÉNIEN»

Le Peintre A. BADRIK et le Caricaturiste A. SAROUKHAN exposent au CERCLE POPULAIRE ARMÉNIEN



Vahan Tékéyan



H. Bey Karnouk



A. Okosdinossian

La réputation de Mr. Badrik n'est plus à faire depuis le Salon où le Tout-Caire a pu admirer l'«Allah Akhbar», grande toile représentant des Musulmans en prière dans la cour d'une mosquée: le soir tombe et burine plus profondément les traits des fidèles recueillis. Des paysages de France ou d'Egypte, quelques portraits complètent la galerie Badrik. L'œil se plaît à se reposer sur cette lumière si douce, qui nous repose des pseudo-ciels d'Orient traités à grand renfort de bleu d'outremer par les barbouilleurs du cru.

A signaler également quelques études d'élèves, dont une ou deux sont intéressantes.

M. Saroukhan est une révélation. Ses caricatures sont parfaites: les trois clichés que nous publions, ci-haut, renseigneront nos lecteurs mieux que dix pages de dissertation artistique. Qu'ils aillent voir l'exposition, ils s'amuseront fort bien et ils retrouveront quelques physionomies des Personnalités locales: MM. Markarian, directeur de la Deutsche-Orient Bank. Markarian, Agent de la Hudson-Essex. M. Charker, Directeur Général de la Cie. des Wagons-Lits, H. Chaldjian, S. Bérberian, M. Ghazarossian, pour ne citer que ceux-là au hasard du crayon

JEAN LEGRAIN.

La Musique

2^{me} CONCERT MIRIMANOWA



A. BADRIK
Ficus elastica



Mme MIRIMANOWA

Mademoiselle Mirimanowa n'est plus une inconnue pour nous. Nous avons déjà dit le charme de son jeu, fait de précision et de souplesse, de sobriété et de légèreté aérienne, tout à tour spirituel, caressant, pathétique. Dans le concert qu'elle a donné le 7 mai à la Rotonde Groppi et qui avait réuni un nombreux et enthousiaste public: la brillante artiste a confirmé ces remarquables qualités. Elle a donné la *Fantaisie chromatique* et *Fugue* de Bach, une *Pastorale* et un *Capriccio* de Scarlati. Tansig, les 32 *Variations* de Beethoven, la *Tarantelle Venezia et Napoli* de Liszt. De Chopin, nous retenons surtout le *Rondo en do mineur* et la *Mazurka en fa dièze mineur*. Melle Mirimanowa s'avère une étonnante interprète de Chopin, dont elle rend merveilleusement l'originale poésie de mélancolie vibrante et de sensibilité retenue et il est à espérer qu'elle donnera un concert consacré à ses oeuvres.

INTÉRIM.



A. BADRIK
Trieuses de Tabac



Notre prochain numéro contiendra une importante étude de notre excellent collaborateur *Paul Haesaerts* sur FRANS MASEREEL, graveur sur bois.

Lire également dans ce même numéro un compte-rendu détaillé des fêtes de Delphes organisées par M. et Mme A. Sikelianos, avec de nombreuses photographies.

PORT-SAID PLAGE LA PLUS BELLE
LA PLUS SURE

Villégiature à la mode, à 4 heures du Caire,
sur la meilleure route automobiliste d'Égypte.

Le Casino Palace Hotel

par sa situation merveilleuse, ses toutes récentes installations et son magnifique Pavillon Balnéaire y offre un séjour des plus confortables à des conditions très avantageuses.

SAMEDI 4 JUIN 1927. Inauguration de la Saison

Attractions — Cotillons — Super-Jazz

Le Week End le plus agréable et le moins cher.

UNE VICTOIRE DE L'INDUSTRIE FRANÇAISE

Le raid magnifique de M. Le Blanc en voiture de Série "RENAULT"

LE CAIRE — KHARTOUM — LE CAIRE, en Automobile



EN COURS DE ROUTE

Deux voitures Renault firent cette randonnée magnifique : l'une de 10 C.V., à 6 roues, l'autre une petite 6 C.V. du modèle courant.

On a peine à croire que ces deux voitures viennent de parcourir plus de 6.000 kilomètres à travers le désert, dont 4.000 dans un pays sans route ni pistes. A l'arrivée aux Pyramides, les moteurs ronronnaient gaiement, sans un raté, comme s'ils venaient de fournir une petite course en ville !

Le 21 mars, elles ont quitté Le Caire, se dirigeant sur Kénéh. La route était assez

bonne et ils atteignirent ce village sans encombre. De Kénéh à Kosseir, sur la Mer Rouge, il n'y avait plus de route ; ils ont suivi une piste à travers le désert, les moteurs n'ayant pas une seule fois flanché et tout marchant à souhait.

De Kosseir à Port-Soudan on prit une piste chamelière, le seul semblant de route qu'on a pu trouver. Ce fut une des parties les plus intéressantes du voyage, mais le manque d'eau se faisait sentir, de plus on ne pouvait s'approvisionner en essence en cours de route et on dû emporter avec soi de l'essence et des approvisionnements pour 1.000 kilomètres.

L'étape Port-Soudan-Kassalah fut une des plus pénibles.



L'ARRIVEE AUX PYRAMIDES

C'est d'ailleurs la première fois que l'on fait ce trajet en automobile. Le gouverneur de Port-Soudan avait lui-même demandé de faire cette étape où tant d'autres avaient échoué. On traversa un pays extrêmement giboyeux et très accidenté.

On a roulé dans le sable continuellement et perdu beaucoup de temps à contourner les montagnes qui se trouvaient sur le chemin.

De Kassala à Ghedaref la piste était bonne et on eût une bonne route également

de Ghedaref à Khartoum.

Le voyage de retour fut très difficile.

Au sud de Kassala on eut de nombreuses crevaisons dues aux épines dont était couvert le sable tout le long de la piste.

A 250 kilomètres au nord de Abou Hammed on aperçut une ancienne mine d'or, au nord-est de l'ancienne voie ferrée. On traversa alors un pays aux montagnes escarpées, passant par le Wadi Allagi. Le guide se perdit dans ce dédale de montagnes et on eût assez de mal à retrouver la bonne route.

On se rendit du Wadi Allagi à Assouan par l'Est, chose qui n'avait jamais encore été faite.

On fut obligé d'enlever à la main les rochers

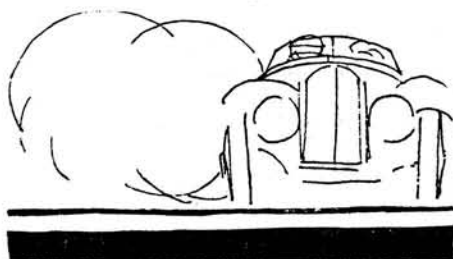
et les grosses pierres qui fermaient complètement la route sur une grande partie du trajet. L'étape Assouan-Le Caire s'accomplit sans incidents.

Les deux petites Renault ont été admirables pendant tout le trajet. Pas une seule fois on n'a eu d'ennuis avec les moteurs, leur fonctionnement a été absolument parfait.

Nos félicitations à l'intrépide M. Le Blanc et à Madame laquelle l'accompagna avec courage et dévouement, ainsi qu'à M. Ebenrecht pour cette prouesse extraordinaire et audacieuse, qui fait honneur à la Maison Renault.

ORION.

Courses Automobiles



L'épreuve de vitesse en côte «Sorrento Sant'Agata» sur 12 Km. de parcours, organisée par la section de Naples de l'Automobile Club d'Italie, a eu son déroulement pour la Vème fois dimanche 1er Mai.

Les résultats de cette course traditionnelle ont été intéressants, quoique les records absolus établis dans les années précédentes n'aient pas été battus.

Dans la catégorie 1100 cmc. Amoroso sur Fiat 509 est sorti premier en accomplissant le parcours en 14'52''3/5, suivi par Marcolini sur Fiat 509.

Les premiers arrivés de la catégorie 1500 cmc. ont été, en ordre de temps, Monaci sur Bugatti en 11'47''1/5, Partenope sur Bugatti et Caravita sur Ceirano.

La catégorie 2000 cmc. a eu le plus grand nombre de voitures arrivées. En voici la classification: 1er Cortese sur Itala, en 11'16''2/5, 2ème Maglione sur Itala, 3ème Anselmi sur O.M., 4ème Caflich sur Itala, 5ème Testi sur Diatto, 6ème Cutelli sur Ansaldo.

Les premières places de la catégorie au dessus de 2000 cmc. ont été occupés respectivement par Croce sur Lancia, de Sterliek sur Diatto, Sorrentino sur Lancia.

LA FINANCE

Dès le début de cette semaine la tenue de la Bourse du Caire a été vraiment remarquable. Elle s'est distinguée par une très grande activité dans la plupart des compartiments de la côte et par une orientation à peu près constante des dispositions générales dans le sens de la hausse.

De très nombreuses réalisations de bénéfices se sont produites. Elles étaient inévitables, mais elles n'ont pas modifié les tendances de notre marché.

Deux facteurs essentiels furent cause de la reprise de l'activité. D'abord l'abaissement à 4 1/2 pour cent du taux d'escompte de la Banque d'Angleterre, et puis et surtout, le redressement aussi subit qu'inattendu de notre marché cotonnier.

Il est à souhaiter même, pour maintenir une situation qui devient plus saine de jour en jour, que le novembre puisse au moins se maintenir à 32 dollars. Une excellente saison estivale nous serait réservée.

L'entrain qui caractérisa donc les dernières séances a été d'une modération prudente et ne s'est pas manifesté par des hausses sensationnelles ou de large ampleur, mais la côte fut très ferme sur toute la ligne.

Le compartiment des Banques a encore été très achalandé et les plus-values de cours sont nombreuses. **L'Agricole, La Banque d'Athènes, La Banque d'Orient, La Land Bank** et la **Société Générale**, ont été les titres les plus favorisés et restent toujours en vue.

Mention spéciale doit être faite pour la **Banque d'Abysinie** dont on dit beaucoup de bien, et il ne serait pas étonnant de noter bientôt une progression marquée sur cette valeur.

Aux transports, le **Suez 5 %**, seul s'est brillamment distingué en dépassant sa parité.

Seules, la **Geikh Fadi** — qui constitue une véritable hypothèque — et la **Kom Ombo**, ont été recherchées parmi les sociétés foncières.

Aux valeurs immobilières notons en passant l'éternel va et vient de **l'Héliopolis** entre 420 et 430; mais ne perdons pas de vue la **New Egyptian** qui, au prix actuel de Sh. 34 environ, est à acheter. Il n'est pas échappé aux habitués de la cote que, le lendemain du détachement de son coupon de 2 sh. la **New Egyptian** avait déjà repris plus d'un **shelling**.

Bonne tendance aussi du côté des valeurs industrielles où l'action **Pressage et Dépôts** s'est surpassé et où les valeurs **sucrières** du pays reçoivent leurs anciens cours. Par contre, la **Salt et Soda** et la **Port-Said Salt** restent quelque peu faibles.

En général, notre marché se trouve, grâce à l'abaissement du taux d'escompte et de la reprise du coton, dans une passe d'effervescence dont il faut profiter.

Spectacles de la Semaine

CINÉMAS

CINÉMA EMPIRE — *Les mirages de Paris*

JOSY PALACE (ex Kléber) — *Ouvert la nuit.*

CINÉMA METROPOLE — *Les Affamés.*

GAUMONT PALACE — *Petite Maman.*

CINÉMA UNION — *Le droit d'Aimer.*

AMERICAN COSMOGRAPH — *Jack.*

CINÉMA TRIOMPHE — *Cohen & Kelly.*

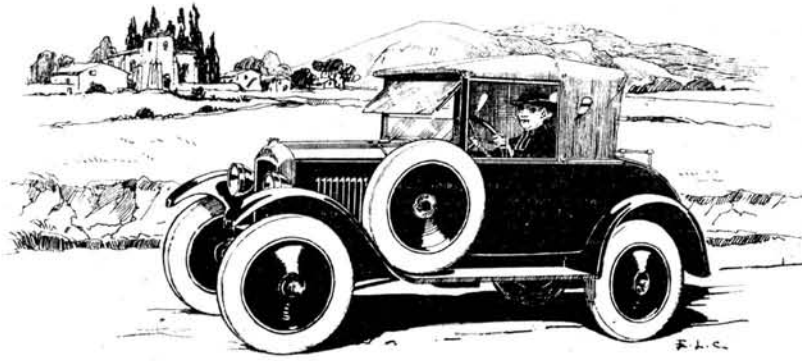
NEW GARDEN THÉÂTRE — *Cinéma-Attractions.*

FANTASIO — *Daneing-Attractions.*

Demandez un spécimen de notre revue - - - - - LISEZ-LA

Si vous approuvez notre effort - - - - - AIDEZ-NOUS

Faites-nous parvenir votre souscription



La 5 ch. Peugeot

Ah! si vous aviez une

Peugeot

Quelles bonnes vacances vous passeriez!



Pour toutes les bourses et pour tous les goûts

5, 7, 11, 14 et 18 Ch.



G. VALSAMIDIS

Agent dépositaire

18, Rue Soliman Pacha

LE CAIRE

Waterman's Ideal Fountain Pen



EN DÉPÔT:
CHEZ
STAVRINOS
23, Rue Kasr-el-Nil
LE CAIRE

COGNAC GEOFFROY

V.O., V.S.O.P. fine 1867, fine 1847.

Se trouve dans les Etablissements suivants:

Gropi, Sault, Celestino, Parisiana, St. James, Lemonia, Ritz, Standard Bar, et chez Fleurent.

DEMANDEZ PARTOUT LE

CHAMPAGNE POMMERY & GRENO

REIMS

Carte Blanche (1/2 Sec). — Sec (Drapeau Américain)
Extra-Sec. — Nature (Vin Brut). — Nature 1915 & 1920
(CUVÉE SPÉCIALE)

J. & H. Fleurent, Le Caire
Agents Généraux



Offrez une machine à coudre

PF AFF

C'est le cadeau le plus utile

Dépositaire:
C. SPIRO
Rue el Bawaki - Le Caire.

VÊTEMENTS TIRING

Le Caire - Ataba el Khadra

Succursale: Rue Emad-el-Dine.

LA PLUS GRANDE ET LA PLUS ANCIENNE MAISON DE L'ORIENT

La seule avec ses Fabriques en Europe

SPÉCIALISTE:
Coupe de cheveux
Ondulation Marcel
Ondulation à l'eau
Teintures pour cheveux
Champooing
Manucure
Massage
Grand choix de Parfumerie
Ecaïlle, etc.
Articles de Toilette en tous genres.

Maison RUDOLPH
Ex-EUGÈNE
LE CAIRE
25, Rue Kasr-El-Nil, 25
COIFFEUR pour DAMES
SALON POUR MESSIEURS
PARIS - LONDRES
Téléphone: 4553 — Ataba

roger bréval
meuble décoré
14 R. Antikhana
Télé. 6878

S. MARTELLI
EBENISTE
13, Rue Antikhana.
Meubles sur Commande
Garde-Meubles, — Emballage



BÉNÉDICTINE
LA GRANDE LIQUEUR FRANÇAISE

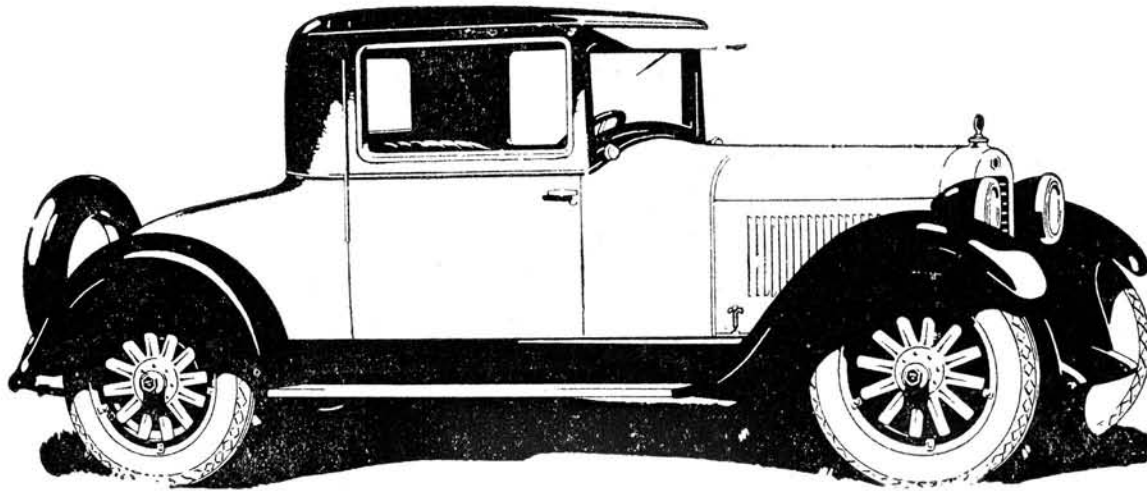
MANUFACTURE DE
Bannes, Tentes, Stores, Drapeaux, Bâches,
Sacs et Matériel de Campement.

F^{lli} G. & G. COPPA
Agents pour l'Egypte de la Maison:
ADAM & LANE & NEEVE, Ltd. London.
31, Avenue Foued I. - LE CAIRE - Téléphone No. 11-87

Write with an **EVERSHARP**



REMARQUABLE PAR SA RESISTANCE
ET PAR SON ENTRETIEN ECONOMIQUE



Essex super-six coupé à deux places

La Nouvelle ESSEX SUPER-SIX

est entièrement nouvelle aussi bien comme apparence que comme performance.

La nouvelle Essex Super-Six révèle la capacité du principe de la Super-Six. C'est *un chef d'œuvre de construction mécanique*, au point de vue de l'économie de son entretien, de la modicité de sa consommation et de sa résistance.

ELLE fait avec aisance *80 kilomètres à l'heure* **durant toute** une *journée sans arrêt*. Elle est si sensible et si alerte qu'aucune voiture ne la surpasse dans ses reprises étonnantes soit en ville soit à la campagne.

Sa consommation MINIME en benzine et en huile est tout à fait remarquable.

La PERFORMANCE et la SECURITÉ de l'Essex Super-six n'ont jamais existé, à un tel degré de perfection, sur une voiture de sa grandeur et de son prix.

Elle peut développer une vitesse de *105 kilomètres* à l'heure.

Il existe 5 nouveaux modèles de l'Essex Super-Six tous très beaux, fins, élégants, comme ligne, carrosserie et tapisserie: *Sedan, Coach, Torpedo Deux places ouverte, Deux places coupé.*

Agents Généraux pour l'Egypte, le Soudan
et le Hedjaz :

Y. DRENTZ-MARCARIAN & Co.

11, Rue Soliman Pacha. - Tél. 57-41

Le Caire

Alexandrie

FOUAD HABIB

32, Rue Fouad Ier. - Tél. 56-08

HUDSON - ESSEX